

F.-H. RIBES

ESPIONNAGE



LECOMTE
et les **ZAPATEROS**

FLEUVE NOIR

LECOMTE ET LES ZAPATEROS

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
dans la même collection

Marché conclu.
La tenaille.
Le clandestin.
Le piège.
La cuisine des loups.
La souricière.
Zone de risques.
Kapanho, camp secret.
Danger bombe N.
Réseau sous-marin.
Atoll Z.
L'homme de San Diego.
Lecomte fait mouche.
Une bombe signée Lecomte.
Lecomte panique le C.I.A.
Salade russe pour Lecomte.
Bactériologiquement, vôtre... Lecomte.
Lecomte vous salue.
Lecomte, latitude L.
Carnaval à Venise pour Lecomte.
Quand Lecomte s'en mêle.
Un cigare pour Lecomte.
Fausses pistes pour Lecomte.
Lecomte et la poupée qui tue.
Lecomte et l'enfant prodige.
Voir Lecomte, Naples et mourir.
C.Q.F.D... KB-09.
Lecomte ne chinoise pas.
Lecomte..., rien ne va plus.
O.T.A.N. pour Lecomte.
Lecomte..., frontière interdite.
Lecomte... opération danger.
Touche longue pour Lecomte.

*Viva el presidente... Señor Lecomte !
Les bons Lecomte font les bons amis.
Lecomte, amour et mafia.
Lecomte a bien l'honneur.
Lecomte garde le tempo.
KB-09 Section « K ».
Coup de sang pour Lecomte.
À moi Lecomte deux mots.
Lecomte, le duc et la princesse.
Lecomte brûle le stop.
Petit Lecomte et grand Lama.
Pour solde de tout... Lecomte.
Lecomte creuse sa tombe.
In memoriam Lecomte.
Lecomte... Échec au diable.
Lecomte et les zapateros.*

F.-H. RIBES

**LECOMTE
ET LES
ZAPATEROS**

ROMAN D'ESPIONNAGE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel Paris XIII^e

OceanofPDF.com

© 1975 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

OceanofPDF.com

PROLOGUE

Un soleil énorme trônait sur la ville, et la ville tout entière baignait dans une atmosphère lourde et suffocante.

C'est ainsi à Laredo, douze mois sur douze, dans cette partie du Texas où les pierres elles-mêmes, d'après Hemingway, « brûlent aux mains comme des tisons ».

Ville frontière, Laredo conserve son architecture typiquement mexicaine avec ses maisons blanches aux toits de briques rouges flanquées de balcons de bois et de fer forgé.

Midi sonnait à la vieille église de style espagnol qui se dressait au milieu d'une place toute couverte de poussière blanche et, dans l'atroce chaleur, quelques peones circulaient entre les cars à l'arrêt.

D'autres, par douzaines, somnolaient, plus loin, dans l'ombre des arcades, accroupis à même le sol et leur grand chapeau de paille rabattu sur les yeux.

Un car jaune et vert démarra au douzième coup de midi, et tout ce petit peuple parut se diluer dans la poussière épaisse provoquée par le départ du mastodonte.

Rafael Mendez surveillait la place, et ses regards restaient fixés sur l'autre bus qui s'apprêtait à partir. Celui-ci allait démarrer dans une vingtaine de minutes et déjà les premiers voyageurs se réunissaient devant l'autogare.

Rafael Mendez se tenait à la terrasse d'un petit café, avec une bière fraîche à portée de sa main et un gros paquet bien ficelé sur les genoux.

Il attendait et ne bougeait pas. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, au visage bronzé et au corps massif, bien pris dans un costume blanc de bonne coupe.

Cela faisait déjà plus d'une demi-heure qu'il se tenait là, après avoir garé sa voiture devant l'église, et la chaleur ne semblait avoir aucune prise sur lui. C'est à peine si, de temps à autre, il essuyait d'un revers de main la sueur moite qui collait à son visage.

Midi cinq. Des employés de la compagnie embarquaient les bagages dans l'autobus à destination de Monterrey, au Mexique, les voyageurs s'apprêtaient et, dans un instant, le chauffeur allait apparaître à son tour.

C'était ce dernier qu'attendait Mendez, et, lorsqu'il sortit de l'autogare, il se leva et marcha vers lui, son paquet bien serré sous le bras.

De son côté, James Hopkins, le chauffeur, contourna le car et vint à sa rencontre après avoir jeté un regard autour de lui.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, dit-il rapidement.

— Un nouvel envoi, répondit Mendez en tendant le paquet. Nous avons décidé d'accélérer les livraisons. Pas d'ennuis ?

— Non, aucun.

Le chauffeur glissa le paquet sous son bras.

— Consignes habituelles ?

— Rien de changé.

— Okay.

— Bonne route.

— Au revoir.

Les deux hommes se séparèrent, Mendez fit demi-tour et, lentement, se dirigea vers sa voiture. Mais, à cet instant, une vieille Buick stoppa sur la place et une petite bonne femme en descendit immédiatement.

Mendez la reconnut avec un certain étonnement. C'était Marysa Hopkins, la femme du chauffeur, et elle paraissait passablement surexcitée.

Elle traversa la place, interpella son mari au moment où ce dernier allait grimper dans l'autobus et s'élança vers lui, les poings serrés.

— Jim ! Espèce de salaud ! cria-t-elle. Maintenant je suis au courant de tout, tu entends ? Au courant de tout... Et ça ne va pas se passer comme ça.

— Marysa, vas-tu te taire ? Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Une bonne excuse, les voyages, hein ? Tu vas rejoindre ta maîtresse à Monterrey. Et pendant que monsieur fait le joli cœur, moi, j’attends comme une imbécile.

— Je t’en prie, il faut que je m’en aille, nous reparlerons de ça à mon retour.

— Tu ne partiras pas !

— Marysa !

Déjà des têtes se penchaient aux portières. Attirés par cette scène de ménage, des gens sortaient de l’aérogare, et Mendez lui-même observait le couple avec une certaine inquiétude. Cette femme avait-elle vraiment besoin de crier aussi fort ? Et voilà que maintenant elle désignait le paquet que son mari tenait sous le bras.

— Tu crois que je n’ai pas compris ? continuait-elle. Un petit cadeau pour ta putain, hein ? Petit salaud ! Mais je vais te faire voir, moi...

Indifférente au scandale, elle se rua sur lui et tenta de lui arracher le paquet. Hopkins le plaqua contre sa poitrine, tout en essayant de maintenir sa femme. Il paraissait affolé.

— Marysa, je t’en prie, tout le monde nous regarde.

— Donne-moi ça, Jim, donne-moi ça...

— Mais fous le camp, bon Dieu. Arrête... Arrête...

Au comble de la fureur, Marysa avait agrippé le paquet à pleines mains et tirait de toutes ses forces. La ficelle cassa, le papier d’emballage se fendit et Jim recula, saisi de panique.

Ce qui se passa alors fit sursauter tout le monde. Du paquet déchiré s’échappaient des billets de banque, des liasses de billets de banque que les doigts nerveux de Marysa continuaient à lacérer furieusement.

Elle réalisa enfin ce qui se passait et à son tour marqua une stupéfaction sans borne.

Les billets tombaient dans la poussière blanche, s’envolaient, s’éparpillaient, véritable fortune emportée par le vent.

Des gens s’élançaient, se bousculaient, couraient après les coupures. Une pagaille monstre à laquelle se joignaient les peones subitement tirés de leur rêverie.

Mais deux policemen en permanence devant l’autogare s’étaient élancés vers Jim Hopkins et Mendez réalisa la situation en une fraction de seconde. Il réagit avant même que les flics se soient emparés de Hopkins, fonça dans la cohue et dégaina son S. et W.

Deux balles claquèrent presque simultanément. Atteint en pleine poitrine, Hopkins partit à la renverse, comme frappé par un coup de bélier. Il s'affala dans la poussière devant sa femme terrorisée alors que Mendez, échappant aux policemen, fonçait en direction de sa voiture.

Un véritable vent de panique soufflait sur la place, les flics butaient sur les gens qui se précipitaient au sol, se débattaient dans un épais nuage de poussière blanche et fonçaient à l'aveuglette, l'arme au poing.

Devant eux, une voiture démarra brusquement, vira sur les chapeaux de roues, contourna l'église et disparut dans un effroyable bruit de moteur.

Lorsque la poussière se dissipa, il n'y eut, autour des deux flics, que la place vide, avec le cadavre d'Hopkins et le flot de billets répandus au sol.

Des billets tout neufs.

De gros billets de mille pesos !

OceanofPDF.com

Les événements et les personnages de ce récit relèvent du domaine de la fiction. Toute ressemblance avec des événements s'étant produits ou des personnages ayant réellement existé ne pourrait relever que d'une coïncidence fortuite, et l'auteur ne saurait en être tenu responsable.

F.-H. R.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Un ventilateur tournait au plafond, brassant de ses larges pales l'épaisse fumée qui régnait dans le bureau du commissaire Brenton.

Ce dernier était un Texan d'une soixantaine d'années, avec un visage rouge et des oreilles décollées qui émergeaient d'une tignasse abondante. Il fumait un gros cigare dont la fumée se mêlait à celle d'une vieille pipe de bruyère en perpétuelle activité, et celui qui tirait sur le tuyau n'était autre que le Colonel, le personnage le plus secret et le plus énigmatique de Langley⁽¹⁾.

Il se tenait dans un grand fauteuil de cuir, dans l'attitude d'un Bouddha impassible, son attention faussement accaparée par les nappes bleutées qui s'effilochaient devant lui, aspirées et dissipées par le ventilateur qui ronronnait doucement au-dessus de lui.

— De très jolis billets, n'est-ce pas, et fabriqués avec beaucoup de talent. Qu'en pensez-vous ?

Cette question n'était pas adressée au Colonel, mais à Gérard Lecomte, alias KB-09, confortablement installé à côté de son chef.

Lecomte prit le temps de vider sa bière, puis posa son regard sur les liasses de billets entassées sur le bureau du commissaire Brenton.

— Oui, joli travail, approuva-t-il. Et je suppose qu'il doit être assez difficile de les différencier des vrais.

— Simplement quelques petits détails, très infimes, répondit Brenton. Le papier est aussi de très bonne qualité. Il y en a bien là pour une cinquantaine

de millions, mais le trafic ne date certainement pas d'aujourd'hui. Il y a sûrement belle lurette que ça dure. Alors, imaginez-vous ce que ça doit faire comme millions de pesos...

Lecomte prit un temps puis haussa imperceptiblement les épaules.

— Très intéressant, bien sûr, mais je ne vois toujours pas ce que la C.I.A. vient faire dans ce trafic de faux billets.

— La fausse monnaie n'est évidemment pas du ressort de la C.I.A., approuva le Colonel, toujours impassible, mais cette affaire est bien différente des autres.

— C'est-à-dire ?

— Ces faux pesos sont fabriqués en territoire américain. Peut-être est-ce dû à certaines conditions d'organisation, je l'ignore, mais le fait est là. Ces faux billets passent la frontière avec la complicité de quelques transporteurs, fonctionnaires administratifs ou autres, et sont ensuite distribués au Mexique. Vu l'importance de ce trafic, et tel que nous le soupçonnons, cela pourrait provoquer une sérieuse inflation de l'économie mexicaine dans les semaines à venir. Et nous ne voulons pas que le gouvernement de Mexico puisse nous accuser d'être les instigateurs de cette manœuvre. Nous entretenons, comme vous le savez, d'excellentes relations avec nos voisins mexicains et une embrouille de ce genre nous mettrait sur le dos des ennuis que nous préférons éviter. L'ennui, je vous le répète, c'est que les faux pesos sont fabriqués sur notre territoire et que nous devons agir avant que cette histoire ne parvienne aux oreilles du gouvernement mexicain.

— Vous pensez qu'il s'agirait d'une manœuvre visant à compromettre les U.S.A. ?

Le Colonel prit le temps de tirer une bouffée, puis secoua la tête.

— Je n'en sais rien. J'ai pris l'avion pour Laredo dès que j'ai été mis au courant de l'affaire. Et je vous ai convoqué afin que vous la tiriez au clair.

— Très bien, opina Lecomte. Alors, reprenons l'histoire, si vous le voulez bien.

— Elle est très simple, enchaîna le commissaire Brenton. Il y a quatre jours de cela, un homme se présente à l'autogare, entre en contact avec le chauffeur de l'autobus à destination de Monterrey, un nommé James Hopkins, et lui remet un paquet contenant cinquante millions de faux pesos. Mais, au moment du départ, la femme du chauffeur, vient provoquer un scandale d'ordre conjugal, en accusant son mari d'emmener avec lui un

petit cadeau pour sa maîtresse qui se trouve à Monterrey. Elle tente de lui arracher le paquet, le paquet se déchire et, à la stupéfaction générale, les billets se répandent sur la place. Deux de mes hommes interviennent, mais l'inconnu qui a remis le paquet redoute certainement que le chauffeur ne dénonce les trafiquants et l'abat de deux balles. Dans la minute même, il saute dans sa voiture et disparaît sans laisser de traces... sauf toutefois qu'un témoin a réussi à relever le numéro du véhicule.

— On l'a retrouvé ?

— Oui, le lendemain, à San Antonio, abandonné dans une rue. Mais, après enquête, il est apparu que la plaque d'immatriculation était fausse et qu'il s'agissait d'une voiture volée. À l'examen toutefois, on s'est aperçu que la batterie avait été changée récemment, au mois de mars. Le nom du fournisseur étant également indiqué, nous avons questionné le garagiste, mais ce dernier n'a malheureusement pas pu nous révéler l'identité de son client. Il s'est tout de même souvenu de lui, car le gars a dû revenir à deux reprises, et il a pu nous en donner un signalement assez complet. Notre homme est un gaillard assez corpulent, entre trente et quarante ans, et avec un visage assez particulier, ce qui nous a permis d'établir une photo-robot. Je vais vous la montrer. Essayez de vous souvenir de ce visage.

Le commissaire Brenton se tourna vers un petit projecteur posé dans un coin de son bureau et appuya sur un bouton. L'image projetée sur un petit écran fixé au mur révéla immédiatement un gros visage en noir et blanc, accusé de larges coups de crayon. Les yeux étaient petits, fortement soulignés par des sourcils épais, le front large, le nez épaté et une bouche épaisse surmontée d'une fine moustache noire.

— D'après le garagiste, ajouta Brenton, c'est assez ressemblant. Notez également que cet homme-là doit mesurer 1,70 m, et peser dans les 90 kilos.

Gérard Lecomte étudia attentivement le visage, en grava dans son esprit tous les détails puis leva la main. L'écran s'éteignit et le Colonel prit immédiatement la relève.

— Une autre indication qui risque de vous être utile, formula-t-il, c'est au sujet de la petite amie du chauffeur. Elle se nomme Dolores Montero et habite 124 *Calle del Sol* à Monterrey.

Lecomte eut une grimace.

— Après l'assassinat d'Hopkins, je doute qu'on la retrouve à son domicile. Elle a dû être prévenue. Mais je vais quand même essayer de la

rattraper. Juste le temps de seller mon cheval, Colonel.

— Votre cheval ?

Lecomte ne put se défendre d'un sourire.

— Enfin, quoi, Monterrey... N'est-ce pas la patrie de Zorro ?

— Attendez avant de faire claquer votre fouet, tête de mule, grogna le Colonel, les Zorros qui se tiennent derrière cette femme sont certainement plus dangereux que vous ne le croyez.

— Les Mexicains ont le sang chaud ; c'est ce que vous voulez dire ?

Le Colonel pointa le tuyau de sa pipe vers KB-09.

— C'est exactement ce que je veux dire, ponctua-t-il. *Hasta luego, amigo, y buena suerte !*

— *Hasta luego*, Colonel !

Lecomte prit son chapeau, salua les deux hommes et sortit de son pas souple et nonchalant.

CHAPITRE II

La légende veut en effet que Monterrey soit la patrie de cet inoubliable personnage que le monde entier connaît sous le nom de Zorro, légende d'ailleurs largement entretenue par les gens du pays, tout comme Marseille perpétue le souvenir de Monte-Cristo et Sherwood celui de Robin des Bois.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : Monterrey n'est plus le petit bourg aux maisons de bois, jalonné de saloons et infesté de brigands. La vieille époque a cédé la place au modernisme le plus tapageur et la ville nichée au creux de la vallée de Santa Catarina est devenue l'une des plus prospères du Mexique.

En fait, c'est au milieu des néons, des jets d'eau illuminés et d'un encombrement de véhicules de toutes sortes que Gérard Lecomte avait fait son entrée dans la ville, aux environs de minuit, au volant de sa Lancia décapotable.

Son premier objectif demeurait évidemment cette Dolores Montero que lui avaient signalée le Colonel et le commissaire Brenton, mais, vu l'heure tardive, il avait préféré reporter son enquête au lendemain matin.

Il avait loué une chambre à l'hôtel *Metropole*, dormi d'une traite et, dès son réveil, son premier soin avait été de s'informer sur la *Calle del Sol*.

C'était une petite rue située non loin de la *Plaza de la Revolucion*, une de ces rues étroites qui existent encore dans le vieux quartier de la ville, et où abondent les petits commerces en plein vent qui, avec les ponchos, les

couvertures indiennes et les bibelots artistiquement travaillés, entretiennent toujours la note paysanne et folklorique.

Il repéra le 124, une maison de cinq étages avec des murs effrités et des volets qui auraient eu besoin d'un sérieux coup de peinture. Il avisa le nom sur une boîte aux lettres, grimpa jusqu'au troisième, appuya sur une sonnette mais n'obtint aucune réponse.

Il insista pour la forme, et le silence prolongé l'incita à une petite visite de l'appartement.

À l'aide d'un morceau de fil de fer, il eut tôt fait de venir à bout de la serrure et la porte s'ouvrit sans la moindre difficulté.

L'appartement, composé d'une chambre et d'une cuisine, était vide et les tiroirs d'une commode, largement ouverts et vidés de leur contenu, ne firent que confirmer ses doutes. Dolores Montero avait été prévenue et tout laissait deviner qu'elle avait déguerpi en quatrième vitesse.

Lecomte n'insista pas, évacua l'appartement et redescendit l'escalier. Au premier étage, une grosse femme était sortie pour laver le couloir et lorsque KB-09 se présenta devant elle, elle se mit à bougonner entre ses dents. Cet idiot-là était en train de lui salir les pavés, et ça ne lui plaisait visiblement pas !

— Vous permettez, *señor* ?

Elle repassa la serpillière sur les empreintes des chaussures, tandis que Lecomte levait la main.

— *Un momento, por favor.* Je cherche la señorita qui habite au 3^e, Dolores Montero.

— Elle n'est pas là... Ça fait quatre jours.

— Vous ne pouvez pas m'indiquer un endroit où je pourrais la joindre ?

La grosse femme secoua les épaules, prit son balai et son seau et revint vers son appartement.

— Je m'occupe pas des voisins, envoya-t-elle, et encore moins de cette fille. *Saludo, señor* !

Ce métier-là exige beaucoup de patience, et KB-09 en avait fort heureusement une sacrée dose à son actif. De toute façon, il était bien décidé à ne pas quitter le quartier sans avoir obtenu un quelconque renseignement sur Dolores. Enfin quoi, cette fille était connue, dans le coin, et quelqu'un devait bien être au courant de quelques-unes de ses habitudes.

Il flâna au hasard des boutiques et ce qu'il espérait lui arriva de la bouche d'un petit marchand de pastèques. Dolores Montero ? Bien sûr qu'il la

connaissait, une bonne cliente à lui, et jamais d'ennuis avec elle, qui payait toujours avec de gros billets. Dame, avec tous les pourboires qu'elle devait se faire au « *Caballo negro* »...

Le « *Caballo negro* » ? Eh bien, c'était une boîte à la mode dans le centre, derrière la « *Fuente de los diamantes* ».

— Mais ça n'ouvre que le soir, *señor*, ajouta le fruitier avec un clin d'œil, pas avant dix heures.

Un bon tuyau en somme, et Lecomte ne put que se féliciter du renseignement. L'ennui, c'était qu'il allait devoir perdre une nouvelle journée, et il décida de revenir à l'hôtel.

C'était sa façon à lui de se décontracter, comme tous les animaux de race avant le combat, et il passa sa journée à lire et à dormir, le cerveau vide et les muscles au repos. Il ne suffisait que d'un rien maintenant pour que tout se déclenche à la vitesse de l'éclair.

Ces histoires-là s'amorcent toujours comme une réaction en chaîne ; il suffit d'un déclic et c'est parti. Et tout le secret d'un bon agent de renseignement réside justement dans la parfaite condition physique qu'il doit posséder en prévision des coups durs, et les coups durs, malheureusement, arrivent toujours au moment où l'on s'y attend le moins.

Ainsi Lecomte laissa couler le temps, et vers onze heures du soir, après avoir dîné dans un restaurant du centre, il gagna le *Caballo negro*.

C'était une boîte chic, avec des loufiats en veste blanche dans tous les coins, des plantes grasses à profusion et un orchestre sud-américain balançant au rythme des bongos et des maracas.

Ce soir-là encore, le *Caballo negro* connaissait la grande foule lorsque KB-09 y débarqua avec son smoking bleu nuit de chez Carson.

Il se faufila parmi les tables, gagna le bar et commanda un Cutty Sark au barman qui se catapultait vers lui tout sourire dehors. Une drôle de bouille, ce gars, toute jaune, comme si sa mère l'avait conçu en pleine crise de jaunisse.

Lecomte prit le temps de vider son verre puis le rattrapa avec un gros billet qu'il lui glissa dans la main.

L'autre l'encaissa avec la dextérité d'un Houdini, puis cligna de l'œil.

— Vous désirez un renseignement, n'est-ce pas ? demanda-t-il, parfaitement rompu à ce genre de choses.

— C'est au sujet de Dolores Montero, lui souffla Lecomte. J'ai une commission pour elle.

Le barman secoua la tête.

— Dolores ? Oui, je connais, elle travaille ici (il désigna le vestiaire), mais on ne l'a pas revue depuis quelques jours.

— Elle n'a rien fait savoir ?

— Non. Vous pouvez toujours demander au patron, il sera là dans un instant, mais ça m'étonnerait. Il en parlait encore ce soir. De toute façon, elle est déjà remplacée.

— Oui, je comprends... Mais je pensais que vous pourriez peut-être m'indiquer quelqu'un qui pourrait me renseigner sur elle. N'a-t-elle pas des amis ? De la famille ?

Le barman parut hésiter une seconde ou deux, puis désigna les danseuses qui évoluaient sur la piste.

— La quatrième à droite, indiqua-t-il, la grande brune ; elle s'appelle Carmela. C'est une amie de Dolores, peut-être qu'elle pourrait vous aider. Les danseuses vont finir leur numéro, elles ne reprendront que dans une demi-heure. Profitez de la pause.

— Comment puis-je atteindre les loges ?

— La petite porte qui se trouve à côté de l'orchestre. C'est tout à fait au bout du couloir. La loge de Carmela, c'est la deuxième à gauche.

— *Gracias, muchas gracias.*

Le barman inclina la tête, se porta vers un autre client, et Lecomte alluma une cigarette. La danse s'achevait et, sur la piste, les filles se trémoussaient sur les derniers accents d'une « guaracha » endiablée. Elles sortaient, accrochées par le faisceau d'un projecteur et dans un tonnerre d'applaudissements.

Immédiatement, l'orchestre attaqua une bossa-nova, des couples envahirent la piste, et Lecomte, profitant du mouvement, quitta le bar pour se faufiler vers les loges.

Il n'eut aucune peine à trouver celle de Carmela, et frappa sur la porte entrouverte.

Carmela ouvrit et prit un air étonné en le voyant. Elle avait déjà ôté sa robe de scène et se trouvait en slip et en soutien-gorge.

— *Si... Que quiere usted ?* proféra-t-elle avec un froncement de sourcils.

— Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous importuner, je voudrais seulement un renseignement.

— Un renseignement ?

— Au sujet de Dolores Montero.

Il s'empessa d'ajouter :

— C'est le barman qui m'a adressé à vous. Puis-je entrer un instant ?

Carmela le toisa de la tête aux pieds, eut un moment d'hésitation, puis s'effaça pour le laisser entrer. Elle rafla un peignoir sur une chaise et l'enfila sans cesser de l'observer.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, un de ses amis ?

— Non, simplement un ami de James Hopkins ; c'est à ce sujet que j'aimerais la voir.

Lecomte avait misé sur Hopkins et son intuition se révéla fort judicieuse, car la jeune femme mordit à l'appât sans la moindre retenue.

— Pauvre James, murmura-t-elle... Quand même moche pour lui ce qui est arrivé, hein ?

— Vous êtes au courant ?

— J'étais avec Dolores lorsqu'elle a été avertie. Ça lui a fiché un drôle de coup, vous pouvez me croire. Moi, j'avais beaucoup de sympathie pour lui.

— Vous le connaissiez ?

— Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois avec Dolores. Mais je sais juger les hommes du premier coup d'œil.

— Vous étiez au courant de tout ?

Le visage de Carmela se rembrunit légèrement. Elle secoua la tête.

— Écoutez, *gringo*, je ne sais rien de votre combine et je ne veux rien en savoir. Tout ce que je sais, c'est que Dolores et Hopkins faisaient leur petit trafic, mais on ne m'a jamais dit quoi. Alors, n'essayez pas de me mettre dans le coup. J'ai mes histoires personnelles, et ça me suffit comme ça. J'espère que vous n'avez pas l'intention de créer des ennuis à Dolores ?

— Au contraire, si je suis ici, c'est dans son intérêt.

— Tant mieux, car Dolores est une brave fille. Pour une fois qu'elle pouvait avoir un peu de chance, voilà que tout dégringole. Oui, c'est moche, car elle y tenait vraiment, à Hopkins.

— C'est possible.

— Comment, c'est possible ? Ils avaient décidé de quitter le pays dès qu'ils auraient assez de fric, et lui avait bien l'intention de quitter sa femme pour vivre avec elle. Que vous faut-il de plus ?

— Où est-elle ?

Carmela s'était assise devant une glace et faisait bouffer ses cheveux. Elle prit un air navré.

— Je suis sans nouvelles d'elle depuis quatre jours. Je ne sais absolument pas où elle se trouve. Vous pensez comme moi, qu'elle doit avoir de sérieux ennuis, hein ? À moins qu'elle ne se soit réfugiée chez Pedro ?

— Qui est Pedro ?

— Vous ne savez donc pas ?

— Personne ne m'a jamais parlé de lui. Qui est Pedro ?

La jeune femme se releva, le visage chiffonné.

— Je veux bien vous le dire, mais je ne veux surtout pas d'histoires.

— Vous n'en aurez pas, je vous assure.

— *Bueno*. Ce Pedro dont je parle, c'est un mec. Ramirez, qu'il s'appelle, et Dolores a eu la mauvaise chance de tomber sous sa patte. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Votre copine est maquée par ce type. Oui, je vois. Et vous pensez qu'elle aurait pu se réfugier chez lui ?

— Elle n'avait peut-être pas d'autre solution.

— Où habite-t-il ?

— Un peu en dehors de la ville, mais je ne connais pas son adresse. Il vient ici de temps en temps et Pablo, le barman, le connaît très bien. Posez-lui la question. Mais faites gaffe, Pablo est un sale type, il ne donne rien pour rien.

— Il aime les pesos, je sais. Je ne vous ai pas dénichée gratuitement.

— Ça vous regarde. Moi, je vous ai dit tout ce que je savais. Et maintenant, soyez gentil de sortir, il faut que je m'habille. Je repasse dans dix minutes. *Adios, señor !*

Lecomte ne crut pas utile d'insister, salua Carmela et sortit de la loge.

Du côté de Dolores, il en était toujours au même point, malheureusement, mais le Ramirez en question lui offrait tout de même une ouverture. S'il arrivait à le dénicher, alors peut-être aurait-il une chance d'arriver jusqu'à sa « petite protégée ».

Il suivit le conseil de Carmela, revint au bar et commanda un autre scotch au barman couleur de chinetoque.

Ce dernier apporta la consommation et cligna de l'œil.

— Alors, demanda-t-il, tout va comme vous voulez ?

— Je suis encore obligé de faire appel à vos lumières, *hombre*, renvoya Lecomte en ajoutant un gros billet au prix de la consommation.

Pablo, rapidement, posa sa grosse patte dessus.

— Que voulez-vous savoir ?

— Simplement l'adresse de Pedro Ramirez.

Le barman le regarda à travers la fente de ses paupières.

— Je regrette, *señor*, répondit-il, mais je ne la connais pas.

Un deuxième billet glissa sous sa main et Pablo se redressa.

— *Un momento*, je vais me renseigner.

Il se faufila derrière le bar, gagna un groupe d'individus qui consommaient à l'autre bout du comptoir et engagea une rapide conversation avec l'un d'eux.

Il revint au bout d'une minute avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Je n'ai pas son adresse, dit-il, mais je vous indique l'endroit où vous pouvez le trouver. Il est en ce moment au *Mambo*, c'est une boîte qui se trouve juste au bas de l'avenue. Là-bas, vous demandez, tout le monde le connaît.

— *Gracias*.

— À votre service.

Lecomte prit le temps de vider son verre, alluma une cigarette et sortit.

La nuit était chaude, mais chaude aussi la voix de l'homme qui retentit derrière lui alors qu'il s'apprêtait à grimper dans sa voiture.

— *Un momento, señor*, une autre voiture vous attend.

Lecomte se raidit légèrement. Un tube d'acier s'enfonçait entre ses deux omoplates.

— Il vous manque un invité ? demanda-t-il. Je suppose que vous me conviez à une partie de rigolade ?

— C'est ça, grasseya la voix derrière lui, une bonne partie de rigolade. La voiture noire qui est devant vous. Allons, et pas de gestes inutiles.

Lecomte obéit, marcha sur le trottoir avec l'acier dans le dos. Une portière s'ouvrit à l'arrière d'une limousine garée dix mètres plus loin et il s'engouffra en compagnie de son « inviteur ». Un deuxième gars se tenait au volant, et celui-ci démarra presque aussitôt.

— Vous êtes décidément un peu trop curieux, lança-t-il sans tourner la tête. La curiosité est un vilain défaut, *gringo* !

CHAPITRE III

Lentement, la voiture descendait la longue avenue brillamment illuminée.

Lecomte tourna la tête et regarda l'homme qui se tenait à côté de lui. Un visage de proxénète dans toute sa splendeur, le genre de type très sûr de lui et pas facile à manier.

Lui aussi regardait Lecomte avec un certain intérêt.

— Qui es-tu ? demanda-t-il tout en continuant à le menacer de son arme.

— Je m'appelle Pompidou, répondit Lecomte placidement. Oui, Georges Pompidou. Ça peut paraître curieux, mais...

Un coup de coude lui arriva dans les côtes et il dut se renverser en arrière.

— Voilà pour Pompidou, articula l'homme au visage de proxénète. Maintenant, je te conseille de répondre gentiment. Pour qui travailles-tu ?

— Je suis journaliste, rien qu'un pauvre petit journaliste, je vous assure.

Un deuxième coup lui percuta le sternum tandis qu'il levait les mains.

— Arrêtez, bon Dieu, clama-t-il, je vous dis la vérité. Je travaille pour une agence de presse internationale. Est-ce un crime ?

— Tu voulais peut-être une interview de Dolores ? Pourquoi que tu fouines après elle ? Et aussi une photo de moi, encore ? Alors, comme ça, tu voulais me connaître ? Eh bien, je suis là, tu vois. Et ça t'évitera d'aller jusqu'au *Mambo*, pauvre cruche.

Lecomte ne bougea pas. Ainsi, ce type-là n'était autre que Pedro Ramirez, l'homme dont lui avait parlé Carmela, et ce petit salaud de barman s'était empressé de le prévenir dès qu'il avait senti le vent. Bien joué !

Mais il n'était pas au bout de ses surprises et la suivante lui arriva au moment où la voiture stoppait à un feu rouge.

Le type qui se tenait au volant se tourna vers lui et il le reconnut immédiatement, dans l'éclairage violent d'une grande enseigne lumineuse. C'était le visage tout craché de la photo-robot que lui avait montrée le commissaire Brenton. Une ressemblance qui ne souffrait pas le moindre doute.

Après l'assassinat d'Hopkins, recherché par la police américaine, cet homme-là avait dû s'empresser de gagner le Mexique. Et voilà maintenant qu'un simple concours de circonstances le plaçait en face de KB-09.

— Je ne marche pas dans cette histoire de journaliste, envoya-t-il. J'aime pas ça.

— Vous avez tort.

— Alors dites-moi pourquoi un journaliste s'intéresserait autant à Dolores Montero ?

Lecomte eut un mouvement d'épaules.

— À cause de l'histoire des pesos. J'étais à Laredo quand j'ai eu cette information. Alors j'ai décidé de faire un bon papier là-dessus. Je me suis renseigné, j'ai appris que le chauffeur du car avait une petite amie à Monterrey et je suis venu.

— Pour une interview et une photo peut-être ?

— Exactement.

— J'aime pas ça, *gringo*, vraiment pas. Je ne sais pas ce que tu caches, mais tu es décidément allé un peu trop loin.

Le feu passa au vert, il se retourna et la voiture repartit à vive allure cette fois. Lecomte réalisa bientôt qu'on sortait de la ville, les lumières s'estompaient progressivement et la circulation devenait moins dense. À n'en pas douter, les deux hommes cherchaient un petit coin tranquille afin de se débarrasser de lui, et cette pensée le secoua.

Brusquement tous ses muscles se tendirent comme des cordes de violon et il se mit à gamberger à la vitesse de la lumière.

Pas question de sauter de la voiture, Ramirez, à côté de lui, devait avoir la détente facile et il n'attendait qu'un geste de sa part.

Non, il fallait rester calme et ne rien brusquer, seulement trouver le moyen de s'en sortir en toute dernière extrémité. Et Lecomte se tint prêt lorsque la voiture quitta la route pour s'engager dans un terrain vague.

Elle roula encore quelques secondes puis s'arrêta, tous feux éteints.

— Je ne tiens pas à prendre de risques avec ce type-là, Pedro, lança l'homme qui conduisait. Dépêche-toi, qu'on en finisse !

Ils devaient être drôlement pressés et Lecomte sentit un filet glacé lui parcourir l'échine. Ramirez ouvrit la portière et le poussa de son pistolet.

— Descends. Droit devant toi.

Il obéit, les sens en alerte, tout en prenant un air suppliant.

— Vous n'allez pas me tuer, gémit-il. Non, non, écoutez, il y a sûrement un moyen de nous entendre. Je veux bien abandonner cette affaire, et je vais vous le prouver, car il y a encore une chose que vous ne savez pas.

— Qu'est-ce que tu racontes ? grogna Ramirez.

— Je vous ai dit que j'étais à Laredo le jour où l'on a assassiné le chauffeur du car. Et le copain qui m'a passé le tuyau avait déjà un solide renseignement. Oui, une photo de l'assassin prise sur le vif. Et elle doit paraître demain... Je vous jure que je peux encore tout arranger.

— Tu te fous de nous ? envoya l'autre homme.

— Je ne plaisante pas, riposta Lecomte tout en fouillant dans ses poches, je dois même avoir cette photo sur moi. Vous voyez, je ne cherche qu'à arranger les choses.

Il donnait l'impression de trembler. Il s'appuya délibérément contre le capot de la voiture, ouvrit le portefeuille et balbutia :

— Je... je vous en prie, donnez un peu de lumière, je n'y vois rien.

— Vas-y, Rafael, appuya Rodriguez qui se tenait derrière KB-09. Allume, que je vérifie.

Rafael Mendez obéit, mit pleins phares et un flot de lumière éclaboussa les deux hommes.

C'est un de ces trucs idiots qu'on ne réalise que trop tard. Et c'est bien ce qui se produit alors que Mendez est sur le point de descendre à son tour.

Une brève seconde d'éblouissement, et c'en est fait de Rodriguez, car les réflexes de Lecomte ont joué avec une rapidité extraordinaire.

Empoigné par la chevelure, sa tête décrit un fulgurant arc de cercle et cogne, face la première, contre le capot avec un bruit d'enfer.

Lecomte sait qu'il lui faut faire vite. Terriblement vite.

Le hurlement de douleur poussé par Rodriguez fait jaillir Mendez de la voiture, l'arme au poing, et KB-09, dans le même temps, clique le canon du Luger braqué sur lui.

Il agrippe le truand à demi assommé et le fait pirouetter devant lui, alors que Mendez appuie sur la détente.

Deux balles claquent, coup à coup, et KB-09 ressent le choc des plombs qui entrent dans la viande de Rodriguez.

L'impression d'un éclatement de ballon, et le corps de Rodriguez, brusquement, s'affaisse dans ses bras.

— Espèce de...

Ahuri, Mendez regarde son œuvre avec des yeux énormes.

— *Maricon !* hurle-t-il.

Mais déjà Lecomte a retiré le pistolet de la poche de Rodriguez et sa première balle fait plonger Mendez qui se replie dans l'obscurité. La deuxième le fait beugler de rage.

— *Te mataré, puerco ! Te mataré !* (Je te tuerai, porc ! Je te tuerai !)

Il tire trois autres coups et c'est encore le cadavre de Rodriguez qui les encaisse. Le sang gicle de partout comme à travers une passoire.

Lecomte riposte un peu au hasard car, ébloui par les phares, il ne voit plus Mendez, mais il faut croire que son tir a délogé le tueur et il l'entend nettement reculer dans le terrain vague.

Ce petit salaud va certainement essayer de contourner la voiture et de l'avoir par-derrière, et cette pensée agit sur KB-09 à la manière d'un coup de fouet.

Se débarrassant du corps de Rodriguez, il se catapulte d'un bond sur le siège avant de la voiture, met le contact et braque à fond.

Le bruit d'une détonation et un phare vole en éclats alors que son pied écrase l'accélérateur.

Un hurlement de moteur et la voiture, après une terrible embardée, se redresse et fonce droit devant elle.

Ce n'est qu'une fois sur la route que Lecomte soupira de tous ses poumons.

Bon Dieu, il s'en était fallu de peu. Ce qui est curieux dans des moments pareils, c'est que tout se déroule très vite et qu'on a l'impression que ça a duré des heures. Mais à présent le cauchemar se dissipait et Lecomte, tout en roulant vers Monterrey, fit rapidement le point de la situation.

Il était repéré, ce qui, dès le départ, compliquait sérieusement les choses. D'un autre côté, Dolores Montero restait toujours le seul objectif qu'il puisse espérer, et sa seule chance de l'atteindre résidait encore dans la rapidité de ses décisions.

Il stoppa la voiture à l'entrée de la ville et sortit de sa poche un portefeuille de cuir noir. C'était celui de Rodriguez. Il s'en était emparé juste avant de se débarrasser du cadavre.

Il n'y trouva que des papiers sans importance et quelques photos, puis son regard accrocha l'adresse portée sur la carte d'identité : 64 *Avenida Corteze*.

S'il en croyait Carmela, la petite Dolores avait très bien pu en effet se réfugier chez son « protecteur » et c'est bien ce qu'il décida de vérifier dans l'immédiat.

Il redémarra, prit le temps de s'informer à un carrefour et, sur l'indication d'un passant, prit la direction du faubourg nord.

Lorsqu'il parvint devant le 64 de l'*Avenida Corteze*, son cœur se mit à battre en même temps qu'un sentiment d'espoir le secouait sur son siège.

En effet, une lumière brillait au rez-de-chaussée du petit pavillon.

CHAPITRE IV

Encore une fois, il fallait faire très vite. Lecomte gara la voiture au coin d'une rue, revint à pied, jeta un regard autour de lui et s'avança vers le pavillon.

Il fut sur le point de sonner, mais risqua tout d'abord une main sur la poignée de la porte.

À son grand étonnement, la porte s'ouvrit et il entra, le regard en alerte.

Moquettes, tableaux, tapis, meubles de prix. Décidément, le Rodriguez ne se privait de rien. Une belle crèche qui sentait le fric à plein nez.

KB-09 traversa un grand salon tout en se laissant guider par le bruit de l'eau. En effet, cela provenait du cabinet de toilette qui se trouvait dans le fond.

Quelqu'un prenait une douche et ce quelqu'un, il l'entrevit par la porte entrouverte. Une adorable créature en tenue d'Ève sous le ruissellement de l'eau.

Elle lui tournait le dos et il eut tout le temps de la contempler de la nuque aux orteils. Oui, décidément un bon gibier pour... les faisans.

Il poussa la porte et, comme elle se retournait, il prit une serviette posée sur le lavabo et la lui lança.

— Vous avez encore un peu de savon, *querida*, murmura-t-il.

Elle eut un mouvement de recul, la serviette plaquée sur son corps et le regarda avec des yeux immenses.

— *Pero... quien es usted ?* (Mais... qui êtes-vous ?)

— Ne craignez rien, j'ai eu beaucoup de mal pour arriver jusqu'à vous, ne me gâchez pas mon plaisir. Vous êtes bien Dolores Montero, n'est-ce pas ?

Elle parut se vider de tout son sang.

— Oh, j'ai compris, vous êtes de la police. Je me doutais bien qu'on finirait par me découvrir. Mais je vous en prie, allez dans le salon, laissez-moi le temps d'enfiler un peignoir.

Il obéit et elle rappliqua derrière lui presque immédiatement, serrée dans un peignoir en éponge et ses cheveux bruns encore tout ruisselants.

— Comment m'avez-vous dénichée ? reprit-elle avec lassitude. Vous avez aussi trouvé Pedro ?

Lecomte inclina légèrement la tête.

— Oui, oui, on a eu l'occasion de se voir.

— Où est-il ?

— Il est mort.

Elle le fixa avec une certaine inquiétude.

— Mort ? Vous voulez dire que vous...

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais c'est moi qu'on visait. Vous n'avez décidément pas de veine avec vos petits amis, *señorita*.

Dolores se laissa choir sur un siège. Ses jambes tremblaient.

— Oh, ne croyez pas que je vais me mettre à chialer pour Pedro, envoyait-elle. Ce salaud-là n'a que ce qu'il mérite, je le déteste. Si j'avais eu seulement un peu de chance, croyez bien que je ne serais pas ici.

— Oui, oui, je sais, vous aviez l'intention de quitter le Mexique avec Hopkins.

— Vous êtes au courant ?

— Au courant de beaucoup de choses.

Elle baissa les yeux.

— Il nous fallait seulement assez d'argent pour ça. Mais le pauvre type ne pouvait pas se douter que sa femme serait mise au courant. Elle l'a tué et tous les ennuis sont venus de là.

— Qui vous a raconté ça ?

— Mais...

— Hopkins n'a pas été tué par sa femme, *señorita*, mais par l'homme qui se trouvait en compagnie de Pedro, ce soir. Je ne connais que son prénom : Rafael.

Le visage de Dolores se crispa légèrement.

— Rafael Mendez, murmura-t-elle, il ne peut s'agir que de lui. Mais alors, tout cela n'était qu'un mensonge. Et moi qui... Mais pourquoi ont-ils fait ça ?

En quelques mots rapides, Lecomte la mit au courant de ce qui s'était réellement passé à Laredo au moment du départ d'Hopkins.

— Tuer un homme, c'est le meilleur moyen de l'empêcher de parler, *señorita*, ajouta-t-il. Mais revenons à cette histoire de faux pesos. Pour qui travaillez-vous ?

— Je l'ignore, je n'ai jamais rien su, je vous le jure. Hopkins recevait les paquets à Laredo et il me les amenait. Moi, je n'étais qu'un relais, je les remettais à Pedro et Pedro se chargeait de les acheminer. Je n'en sais pas davantage.

— Vous ne savez rien, mais depuis que vous avez appris la mort d'Hopkins, vous avez peur, et c'est la raison pour laquelle vous vous êtes réfugiée ici.

— Non, ce n'est pas moi qui suis venue, c'est Pedro qui m'a emmenée. Après le coup de Laredo, il craignait que la police n'arrive jusqu'à moi et que je parle de lui. Je devais rester ici quelque temps, bouche cousue, ensuite il se chargeait de m'expédier dans un autre bled. Voilà toute l'histoire.

— Vous connaissez l'adresse de Mendez ?

— Il habite à Saltillo, non loin de Monterrey. C'est tout ce que je sais.

Le regard de Lecomte continuait à peser sur Dolores. Cette fille-là lui paraissait sincère et rien ne lui permettait de mettre ses paroles en doute. Elle n'avait été qu'une boîte aux lettres dans cette histoire, et rien de plus.

— Vous avez l'intention de m'embarquer ? demanda-t-elle au bout d'un silence.

Lecomte secoua la tête tout en suivant le fil de son inspiration.

— Je n'en ai pas l'intention, dit-il, mais il y a un homme qui m'intéresse beaucoup dans votre entourage. Je parle de Rafael Mendez. Je suppose que vous ne le portez pas dans votre cœur, surtout après ce que je viens de vous apprendre.

Une lueur sauvage embrasa les prunelles de la jeune femme tandis qu'il ajoutait placidement :

— J'ai l'impression aussi que ce milieu va devenir malsain pour vous, *señorita*. Selon ce que vous déciderez, je vous offre le moyen de quitter le pays. Vous serez certainement mieux à New York.

— New York ?

— Vous aurez l'argent et les papiers nécessaires, à condition que vous m'aidiez, bien entendu.

— Vous aider ? Mais comment puis-je vous aider ?

— Oh, c'est très simple.

Il fit un pas dans sa direction.

— Mendez va essayer de m'avoir. Il sait que je vous recherche et il doit bien se douter que je vous retrouverai tôt ou tard. Je l'ai seulement gagné de vitesse. Ne bougez pas et attendez. Quelqu'un va sûrement vous contacter d'ici à demain, et cela afin de vous prévenir de ma visite. Gardez le relais et prévenez-moi. Je m'appelle Gérard Lecomte et je loge à l'hôtel *Metropole*. Est-ce bien compris ?

— Et ensuite ?

— Ne vous occupez pas de la suite.

— D'accord, vous pouvez compter sur moi.

— Alors, dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit.

— Vous croyez vraiment que je vais avoir le courage de dormir ?

Lecomte gagna la porte et se retourna.

— Essayez de penser à New York et de compter les gratte-ciel, lui lança-t-il, ça vous aidera. *Buenos noches, señorita*.

KB-09 sortit du pavillon et regagna la limousine garée au coin de la rue.

Son entrevue avec Dolores ne lui avait certes pas apporté ce qu'il espérait, mais il avait tout de même réussi à mettre cette fille-là dans sa poche, bien emballée et avec un joli ruban rose tout autour.

Il l'avait jugée dès le premier coup d'œil : une paumée qui avait mangé au râtelier afin de se payer un bon derby à l'étranger, et qui en avait par-dessus le chignon de sa putain de vie.

Claquer son pognon, c'est une chose, mais le refiler à un autre, c'est quand même un peu dur à avaler. Et elle avait compris, la Dolores, compris qu'elle pouvait encore se payer du bon temps et sans le concours d'un aspirateur à deux pattes !

Mais ce qu'il y avait de curieux, c'est que, dans cette aventure, les événements s'enchaînaient avec une extrême rapidité, et c'était bien ce qui plaisait à KB-09.

Il abandonna la voiture quelques instants plus tard dans les parages du *Caballo negro*, récupéra sa Lancia et regagna son hôtel.

Mais à peine achevait-il de se déshabiller que le téléphone sonna à la tête du lit. Il décrocha et reconnut immédiatement la voix de Dolores.

Ce qu'il avait prévu venait de se produire. Mendez avait appelé d'une cabine privée pour lui annoncer que son Jules n'était plus de ce monde ; une sale histoire qui mettait en cause un petit fouinard qui se prétendait journaliste et sérieusement décidé à mettre le bordel dans les affaires du peuple.

Ce type-là allait certainement remonter la piste de Dolores et il se le voulait tout cuit !

— Il veut que je vous tienne la dragée haute, continua la jeune femme, que je fasse semblant de marcher avec vous et que je vous promette un renseignement à un prochain rendez-vous. En fait, je dois le prévenir sitôt votre départ, de façon qu'il puisse vous cueillir au retour.

— Il vous a laissé un numéro ?

— Bien entendu.

— Parfait. Vous allez dormir bien gentiment et demain matin, à 10 heures, vous l'appellerez. Vous lui direz que je viens de venir et que vous m'avez dit de repasser à midi pile.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Ne vous occupez pas de ça. Faites exactement ce que je vous dis et tout ira très bien. *Buenos noches*.

Lecomte raccrocha avec un sourire.

Oui, décidément, tout allait vite... Terriblement vite !

CHAPITRE V

Commençait une longue et lumineuse journée.

— Il est 9 heures, *señor*. Dois-je faire monter votre petit déjeuner ?

Le soleil brillait à travers les rideaux de mousseline. Déjà le ciel fondait comme du plomb.

— Dois-je aussi vous faire apporter le journal de la matinée, *señor* ?

Des bruits de moteur montaient de l'avenue, noyant par moments le cri d'un marchand de journaux. Un camion de livraison pétaradait quelque part.

Gérard Lecomte recolla son oreille à l'écouteur.

— Du café bien fort, avec trois morceaux de sucre. Et aussi le journal. *Gracias*.

Il raccrocha et se replongea dans le lit. 9 heures... De toute façon, il fallait attendre midi et patienter jusqu'à l'arrivée de Mendez au pavillon de la *señorita*.

À partir de là, on avait tout le temps de pronostiquer sur l'avenir. Ce qu'il y a d'ennuyeux dans ce métier, ce sont les temps morts qui vous immobilisent jusqu'à ce que tout reparte en flèche. Mais Lecomte était certain que tout allait encore marcher très vite.

Il déjeuna au lit, parcourut le journal, s'attarda sur les gros titres et finalement chercha la rubrique des mots croisés. Mais, alors qu'il tournait la

page, son regard accrocha le nom de Dan Foster au bas d'un article titré sur trois colonnes.

Dan Foster ! Bon Dieu, voilà que le hasard (et le plus pur) lui envoyait en cadeau ce vieux sacripant de Foster... ce défroqué de la plume, ce Rockefeller de la feuille de chou, ce d'Artagnan de l'information *in the world* !

Et le comble du pire, c'est que le vieux Dan se trouvait à Monterrey, installé comme un pape à la rédaction du « *Faro de Mexico* » !

Pour Lecomte, ce fut comme un coup de fouet. Il décrocha le téléphone, demanda le numéro du journal et obtint rapidement la rédaction.

— Pourrais-je parler à Dan Foster ? demanda-t-il.

— Le *señor* Dan Foster n'est pas encore arrivé, lui répondit une voix. Mais il ne va pas tarder. Peut-on lui faire une commission ?

— *No. Gracias, muchas gracias.*

Le coup de pot... Foster allait rappliquer d'un moment à l'autre, et Lecomte ne tenait pas à laisser passer cette chance.

Il sauta de son lit, passa sous la douche et s'habilla en quatrième vitesse. Un instant plus tard, il filait vers le journal à bord de sa Lancia et sa petite idée dans la tête.

Foster venait à peine d'arriver lorsqu'il se fit annoncer et dans la minute même le vieux Dan le reçut dans son bureau privé.

Toujours le même avec ses cheveux gris en bataille, son col de chemise déboutonné et le cigare au coin des lèvres(2).

Il eut toutefois une grimace en le voyant.

— Il a fallu que vous me dénichiez, hein ? envoya-t-il. Je viens à Monterrey pour écrire une série d'articles en exclusivité, mais je pourrais tout aussi bien me trouver à Tokyo ou à Melbourne que vous finiriez par me tomber dessus.

— Le monde est petit, sourit Lecomte. C'est bien ce que je me disais ce matin en lisant le journal. Quand j'ai vu votre nom, je n'ai pas pu résister, Dan.

— J'espère que vous n'allez pas encore m'embringuer dans vos histoires ?

— Certainement pas, je ne fais que passer. Simplement le plaisir de vous serrer la main.

Le téléphone sonna à cet instant et Foster décrocha.

— Un instant, s'excusa-t-il.

Il eut une rapide conversation, se mit à grogner et raccrocha nerveusement.

— On n'en sort vraiment pas, de cette histoire, formula-t-il.

— Que vous arrive-t-il ?

— Vous n'avez donc pas lu mon article ce matin ?

— Non, je suis navré.

— Eh bien, c'est au sujet de ce même, ouais, Felipe Diaz, le génie du siècle ! Tout le pays est sur les dents à cause de lui.

— Qu'a donc fait votre petit génie, grands Dieux ?

— Une bombe atomique, ouais. Diaz a réalisé une bombe atomique par ses propres moyens. Je ne sais pas si ça marche, mais le fait est là. Ce jeune universitaire s'est mis dans la tête d'en fabriquer une, modèle réduit bien sûr, et les experts pensent qu'il a réussi.

— Je me demande bien comment.

— C'est la question que tout le monde se pose, mais Diaz affirme qu'il a réalisé sa bombe rien qu'en puisant dans les manuels techniques du collège. Une grosse tête, ce garçon, et il n'a même pas vingt ans. Bien entendu, toute la presse lui a bondi dessus, mais le pauvre gars se faisait du mouron, et il y avait de quoi. Il craignait de devenir la proie d'une puissance étrangère ne possédant pas encore le secret de la bombe... et c'est bien ce qui a dû se produire.

— On l'a enlevé ?

— Ça fait quinze jours. Disparu comme ça, sans laisser de traces. J'ai personnellement enquêté auprès de la famille et de ses copains, j'ai remué tout le collège, j'arrive, bien sûr, à pondre de bons « papiers » sur cette affaire, mais on n'a toujours pas retrouvé le gosse.

Il tapota un journal posé sur un coin de son bureau.

— Et cette histoire fait tellement de bruit qu'on ne parle presque plus de Zapata II. Vous vous rendez compte ? Mais, au fait, je suppose que vous êtes branché sur cette affaire, n'est-ce pas ?

— Quelle affaire ?

— Comment ? Vous n'êtes pas dans le coup ?

— Pas du tout.

— Enfin, voyons, je m'étonne que vous n'ayez pas entendu parler de Zapata II. Ce type-là est en train de jeter le désordre dans toute la Sierra Madre avec ses *guerilleros*. Il s'est mis dans la tête de renverser le gouvernement et de prendre le pouvoir en provoquant une révolution

générale. Vous me direz que, depuis le temps, le Mexique n'est pas à une révolution près, mais tout de même...

Il haussa les épaules et reprit :

— Dommage, je suis l'affaire de très près et je pensais que vous pourriez peut-être m'aider.

— Je suis désolé, Dan, mais c'est plutôt vous qui allez m'aider.

— Ah, je me disais aussi que vous n'étiez pas venu simplement pour le plaisir de me serrer la main. Qu'y a-t-il ?

— Rien de bien compliqué, rassurez-vous. J'aurais seulement besoin d'une carte de presse. Vous êtes la seule personne qui puissiez me procurer cela dans les plus brefs délais.

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre.

Dan Foster secoua la tête et soupira.

— Okay, dit-il, je pense pouvoir vous arranger ça. Vous avez une photo ?

— Bien sûr.

— Donnez-la.

Il fouilla dans un tiroir, remua quelques papiers puis sortit une carte vierge. Il apposa lui-même la photo de Lecomte, l'agrafa, tamponna et ajouta une signature illisible.

— Tenez, voilà une carte de presse internationale, un cadeau de *Mondia Press*. Et maintenant, si vous avez l'intention de m'entraîner dans votre rodéo, je vous préviens que je vous flanque par la fenêtre et sans parachute. Okay ?

Lecomte ne put s'empêcher de sourire.

— Merci, Dan, au revoir et à bientôt.

Il se retourna sur le pas de la porte et lui cligna de l'œil.

— Mes amitiés à votre Zapata n° 2 si vous le voyez. Mais dites-lui qu'il attende encore un peu avant de faire son bordel. J'en ai déjà assez avec le mien. *Hasta luego !*

CHAPITRE VI

Il n'était pas très loin de midi lorsque Gérard Lecomte arriva dans les parages du bungalow occupé par Dolores Montero.

Il avait repéré le petit café qui se trouvait juste en face du bungalow et gara sa voiture devant l'établissement.

Il entra, commanda un Cutty Sark, puis passa dans la cabine téléphonique dans le fond de la salle.

Si tout s'était déroulé selon ses prévisions, il était à peu près certain que Mendez et d'autres gars devaient déjà se trouver en place, prêts à lui sauter dessus dès qu'il entrerait dans la maison. Mais le plan qu'il avait imaginé ne pouvait que bousculer l'ordre des choses.

Il attendit encore une minute ou deux, puis composa le numéro de Dolores. Au bout de trois sonneries, celle-ci se présenta à l'appareil et Lecomte y alla le plus naturellement du monde.

— Allô, mademoiselle Montero ? Ici Gérard Lecomte. Je suis désolé, mais une obligation de dernière minute m'oblige à différer notre rendez-vous. Je me trouve en effet à une cinquantaine de kilomètres de Monterrey. Pouvez-vous me recevoir cet après-midi à 4 heures ?

— À 4 heures ?... Eh bien, je...

Un silence. Le type qui tenait l'écouteur devait sans doute lui dicter sa décision.

— Eh bien, c'est d'accord, dit-elle, je vous attendrai.

— Vous avez le renseignement ?

— Vous ne viendrez pas pour rien, je vous le promets. *Hasta la vista*.

Elle avait joué le jeu comme une grande, fièrement et sans trémolos dans la voix.

Lecomte eut un sourire et se tint prêt. Il était à prévoir que Mendez et ses hommes n'allaient pas rester à l'attendre jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Ils allaient certainement ressortir, et c'était bien ce qu'espérait KB-09 pour les prendre en filature.

Il balança un billet sur le comptoir, quitta le café et sauta dans sa voiture. Il n'eut pas longtemps à attendre. Trois hommes bientôt sortirent du bungalow et, parmi eux, Lecomte reconnut immédiatement Rafael Mendez, le tueur de Laredo.

Ils grimpèrent dans une Dodge qui stationnait au coin de la rue et démarrèrent immédiatement. Lecomte en fit autant et engagea la Lancia derrière un camion de livraison qui, juste à cet instant, venait de se glisser derrière la Dodge.

La chasse commença à travers le faubourg nord de Monterrey, et Lecomte se laissa guider d'une avenue à l'autre. Le piège avait parfaitement fonctionné, mais la crainte de se faire repérer incita KB-09 à jouer de prudence.

Le camion tourna dans une rue, et il s'obligea à ralentir légèrement pour laisser passer une autre voiture, laquelle, à son tour, vint coller derrière la Dodge.

On sortait de la ville, et, une fois sur la Fédérale, la Dodge accéléra progressivement.

Lecomte lui abandonna deux à trois cents mètres d'avance puis, à son tour, appuya sur le champignon.

La promenade devait encore durer quelques minutes, mais bientôt la Dodge tourna dans un chemin poussiéreux qui se traînait jusqu'à des hangars et des entrepôts portant tous, en grosses lettres, le nom d'un particulier ou d'une société.

La Dodge stoppa devant l'un d'eux, tandis que Lecomte poursuivait sa route à allure réduite. Il avait cliqué le grand hangar au toit de tôle ondulée portant l'enseigne d'une usine d'engrais chimique.

Il tourna rapidement dans un autre chemin, gara sa voiture en bordure d'un champ et revint à pied vers les bâtiments industriels.

Il y avait de la place et ça ne devait pas manquer d'ouvriers là-dedans, mais, à l'heure de midi, beaucoup avaient dû regagner la ville et il n'aperçut

que quelques types qui allaient et venaient dans le périmètre.

Il s'orienta, contourna un dépôt de briques rouges et se planta devant un hangar de la société Villalonga. La Dodge était toujours là, devant l'entrée, mais les portes étaient closes.

À n'en pas douter, quelque chose devait se passer à l'intérieur, et KB-09 était bien décidé à y glisser le bout de son nez.

Il observa le hangar avec attention, mais ce n'était qu'un bloc lisse sans fenêtres ; la partie supérieure était à claire-voie, mais il lui paraissait impossible de l'atteindre.

Il contourna le bâtiment et se trouva devant le même embarras lorsque soudain son regard accrocha un camion qui stationnait devant un hangar voisin.

L'idée le frappa en calculant la hauteur du véhicule et il s'y porta sans la moindre hésitation. Le chauffeur avait laissé les clefs sur le tableau, il mit le contact, manœuvra et amena le véhicule le plus près possible de l'entrepôt d'engrais.

Lecomte prit le temps de jeter un coup d'œil autour de lui. Personne ne semblait avoir prêté attention à sa manœuvre et cela le rassura. Alors il grimpa sur le toit du camion, calcula son élan et se propulsa d'un bond jusqu'à la partie à claire-voie du bâtiment.

Il s'agrippa à une poutrelle, se hissa, se rétablit et repéra les lieux au-dessous de lui.

Il y avait là une sorte de plate-forme servant de grenier et encombrée de sacs et de vieilles caisses portant le sigle de l'établissement.

Il se laissa choir sans hésiter et tendit l'oreille. Des bruits de voix lui parvenaient du rez-de-chaussée et cela l'amena à ramper jusqu'au bord de la plate-forme.

Il ne vit tout d'abord qu'un amoncellement de caisses et de sacs d'engrais dont l'odeur forte et âcre empestait le hangar, puis enfin les gars qui discutaient à l'intérieur d'un bureau vitré seulement éclairé par une ampoule accrochée à un bout de fil.

Il reconnut sans peine Rafael Mendez avec son costume de bonne coupe d'une propreté méticuleuse et son air d'une dignité affectée.

Il se trouvait en compagnie de ses deux collègues et de deux autres gars en maillot crasseux. Ils parlaient avec animation, mais Lecomte se trouvait trop loin pour entendre ce qu'ils disaient.

Un bruit de moteur, soudain, interrompit cette conversation et les deux hommes en maillot sortirent du bureau immédiatement.

Ils traversèrent le hangar, ouvrirent les portes, et un gros camion apparut, tout couvert de boue et de poussière. Il portait sur sa tôle le nom d'une société américaine : « Benson and C°. Meubles en tout genre. San Antonio. Texas. U.S.A. »

Le camion entra, tandis que les portes se refermaient derrière lui, stoppa au milieu du hangar et deux hommes en descendirent rapidement, suivis d'un petit chien blanc et noir.

— Aucun ennui ? demanda Mendez en s'approchant.

— *No, señor*, répondit l'un des chauffeurs, tout s'est parfaitement bien passé.

— *Bueno*. Dépêchons-nous.

Lecomte pencha la tête et regarda de tous ses yeux. Les deux chauffeurs, au-dessous de lui, ouvraient la soute ventrale du camion, dégageaient une plaque de métal et retiraient un lourd colis qu'ils tendaient à Mendez. Ce dernier s'en empara, le porta dans le bureau vitré et l'ouvrit avec mille précautions. Il plongea les mains à l'intérieur et bientôt des liasses de billets s'entassèrent sur un petit bureau en acajou.

De faux pesos à n'en pas douter, et cette fois encore il y en avait bien pour plusieurs dizaines de millions !

Bien entendu, tout cela n'avait pas échappé à KB-09. Ainsi le trafic continuait entre les U.S.A. et le Mexique et c'était là, dans ce dépôt d'engrais chimiques, que s'effectuait le relais. Une plaque tournante pour la fausse monnaie ? C'était possible.

Mais Lecomte n'était pas au bout de ses surprises car, pendant que Mendez comptait et vérifiait les liasses, les autres gars s'activaient auprès du camion de livraison.

Voilà qu'on débaptisait l'inscription portée sur les tôles latérales en appliquant de larges bandes autocollantes et portant le nom de la « Société Villalonga, engrais chimiques, Monterrey ».

Les larges bandes adhésives rapidement mises en place, les deux hommes en maillot s'employèrent enfin à changer les plaques d'immatriculation, les américaines étant remplacées par des plaques de l'État mexicain. Un maquillage rapide, et exécuté avec une rapidité extraordinaire, certes, mais qui dénaturait forcément la fameuse société

Benson américaine. Une société fictive, à n'en pas douter, et dans le même style que la Villalonga de Monterrey !

Décidément, une organisation hautement réfléchie et savamment orchestrée, songea Lecomte toujours immobile sur la plate-forme, alors que Mendez revenait, son gros paquet sous le bras. La vérification terminée, il ramenait les pesos dans la cache du camion, l'air parfaitement satisfait.

Dès qu'il en eut terminé avec son petit travail, il se tourna vers les autres et donna un ordre. Immédiatement, tout le monde se porta vers de lourdes caisses entassées dans le fond du hangar et Mendez s'attela à un autre genre de vérification.

Cette fois, il ne s'agissait pas de pesos, mais d'armes et de munitions de toutes sortes.

Lecomte eut un froncement de sourcils en voyant Mendez ouvrir les caisses une à une. Il y avait là des fusils mitrailleurs, des Winchester à répétition, des grenades, des cartouchières bardées de cuir, et des paquets de dynamite entortillés de grosse toile. Un véritable arsenal ! De quoi équiper un bataillon de campagne s'il le fallait. Grands Dieux... qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Mendez opéra une rapide comptabilité, désigna quelques caisses et celles-ci furent immédiatement embarquées dans le camion ainsi que des sacs d'engrais portant le sigle de la société.

Le travail terminé, il entraîna tout le monde dans le bureau vitré et se mit à étudier une carte murale en compagnie des chauffeurs.

Ils discutaient avec animation et Lecomte devina qu'il était question de l'itinéraire que devait emprunter le camion pour atteindre sa destination.

Mais quelle destination ? À qui pouvait bien être destiné ce chargement de faux pesos, d'armes et de munitions ?

Une sorte d'excitation commençait à gagner Lecomte et le besoin d'agir le secoua à la manière d'une douche glacée. Il reporta son regard sur le camion et se mit à réfléchir à toute vitesse. Le seul moyen de savoir était assurément de faire partie du voyage et cette idée eut raison de ses dernières hésitations.

C'était risqué, bien sûr, mais cela valait quand même le coup d'être tenté, d'autant plus que Mendez et ses compagnons continuaient à discuter entre eux dans le bureau vitré.

Il se redressa légèrement, et avisa un petit escalier de bois qui plongeait au rez-de-chaussée, presque à la verticale. Il l'atteignit sur la pointe des pieds, s'engagea à reculons et, une fois au sol, regarda autour de lui. L'espace était libre, à peine une dizaine de mètres pour atteindre le véhicule dont les portes arrière avaient été laissées grandes ouvertes.

Il se faufila entre les caisses entassées et, d'un bond prodigieux, se catapulta jusqu'au camion. Il s'engouffra entre les sacs d'engrais mais, alors qu'il essayait d'atteindre le fond du véhicule, un aboiement rageur retentit derrière lui.

C'était le corniaud noir et blanc qui faisait des siennes. Le chien l'avait repéré et se tenait devant le véhicule, le poil dressé comme celui d'un porc-épic.

— Tu vas te taire, oui ? lui gueula Lecomte intérieurement.

En continuant ainsi, le cabot allait certainement donner l'éveil aux autres, et c'est bien ce qui se passa au bout d'un moment.

Alerté par les aboiements, son maître fut le premier à sortir du bureau. Il s'avança vers le chien et essaya de le calmer.

— Allons, Ripetto, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi tu aboies comme ça, hein ?

Mais Ripetto s'entêtait, le regard braqué vers l'intérieur du véhicule.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a, ce chien ? grogna Mendez en arrivant à son tour en compagnie des autres.

— Je ne sais pas, peut-être un chat ou un rat qui a dû se glisser dans le camion.

— Allez jeter un coup d'œil.

Le chauffeur se hissa et, en le voyant apparaître, Lecomte comprit qu'il n'avait aucune chance de lui échapper. C'était raté, bon Dieu, et tout cela par la faute de ce satané clébard !

Il se redressa, la rage au cœur, mais réussit néanmoins à conserver tout son calme.

— Ça va, lança-t-il, pour une fois que je pouvais voyager gratuitement, c'est pas de veine.

Il sauta au sol au milieu de l'ahurissement général et accusa le regard foudroyant de Mendez. Ce dernier l'avait reconnu immédiatement, mais sa

surprise était telle qu'il était encore incapable de faire le moindre geste.

— Non, non, ne vous dérangez pas, continua Lecomte, vous pouvez continuer le voyage sans moi, je vous en prie.

Mais la réaction fut immédiate autour de lui ; des armes se braquèrent tandis que Mendez avançait d'un pas.

— J'ai connu des curieux dans ma vie, *señor*, grogna-t-il, mais vous, vous dépassez les bornes. Comment êtes-vous entré ici ?

— Bah, il m'arrive d'avoir des idées lumineuses.

— Oui, vous ne manquez pas d'idées pour un journaliste.

— C'est mon métier, d'en avoir.

— Je crains fort que ce ne soit la dernière. Depuis hier soir, vous me causez vraiment trop de soucis. Vraiment trop. Encore une fois, je vous le demande, qui êtes-vous ?

Lecomte eut un haussement d'épaules.

— Vous venez de le dire vous-même. Je suis journaliste. L'ennui, c'est que vous ne voulez pas me croire.

— Fouillez-le ! ordonna Mendez.

Ses deux compagnons agrippèrent Lecomte tandis que l'un des chauffeurs s'empressait de lui vider les poches. Le portefeuille sauta dans la main de Mendez. Ce dernier l'ouvrit et en retira la carte de presse glissée dans une pochette de plastique.

— Vous voyez, fit Lecomte, on arrive toujours à s'entendre. Maintenant, si vous voulez bien m'accorder une petite interview, je vous promets votre photo en première page.

— Il se moque de nous, envoya un des chauffeurs, j'aime pas ça, moi. Qu'est-ce qu'on attend pour le buter, ce gars ?

— *Un momento*, claqua Mendez tout en imposant le silence.

Il continuait à fixer Lecomte à travers la fente de ses paupières, donnant ainsi l'impression de la sonder jusqu'à la moelle, l'impression encore que de drôles d'idées lui couraient dans le crâne.

— Y a quelque chose là-dessous, murmura-t-il, c'est pas normal, tout ça... Bien sûr qu'on pourrait le buter, mais rien ne presse. Je veux d'abord savoir ce qu'il a dans le ventre.

Il désigna le camion.

— Pour ça, nous aurons tout le temps de nous occuper de lui une fois arrivés à destination. On va donc lui offrir le voyage, à ce petit curieux. Et aussi un avant-goût de ce qui l'attend.

Il fit un signe, et Lecomte reçut un coup brutal sur la nuque. Il tomba sur les genoux avec l'impression de baigner dans du coton. Il plongea instinctivement en avant, agrippa une jambe et projeta son adversaire au sol, mais il sentit alors qu'on le saisissait aux épaules.

Il tenta de se dégager en plaçant un coup de coude, mais il lui sembla que son geste mettait un siècle pour arriver à destination.

C'était horrible, et il distinguait mal.

Puis quelque chose le heurta encore à la base du crâne et il s'affala de tout son long, complètement groggy.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

Une violente secousse arracha Lecomte à l'horrible sensation qui était en lui. Il continuait à se débattre au fond d'un abîme environné de ténèbres avec la nausée au bord des lèvres.

Enfin quelque chose craqua dans cet univers de cauchemar et il parvint à ouvrir les yeux au prix d'un effort surhumain.

Il les referma presque aussitôt, aspira deux ou trois goulées d'air et se détendit. Il était allongé sur un tas de vieux chiffons et, en faisant jouer ses membres, il réalisa qu'il ne portait aucune entrave, ni aux poignets ni aux chevilles.

Il attendit encore une minute ou deux, puis rouvrit les yeux lentement.

Il vit tout d'abord les deux hommes accroupis dans le fond du camion. C'étaient les deux collègues de Mendez. Ils se tenaient entre des sacs d'engrais et discutaient entre eux, mais le ronflement du moteur ne permettait pas à Lecomte de saisir un seul mot de leur conversation.

C'est alors qu'une voix souffla à son oreille :

— Je finissais par me demander si vous dormiez ou si vous étiez mort.

KB-09 tourna la tête et eut un froncement de sourcils en reconnaissant Dolores.

La jeune femme se tenait à côté de lui, adossée à la cabine. Son visage délavé avait quelque chose de sinistre.

— Alors, vous aussi, hein ? demanda KB-09 en se redressant légèrement. Que vous est-il arrivé ?

Elle prit un air désespéré, tout en désignant les deux hommes dans le fond du véhicule.

— Ils sont venus me cueillir vers 2 heures, et m'ont embarquée sans explication. Je me suis trouvée dans un hangar en dehors de la ville et puis dans ce camion, à côté de vous. Ça fait déjà plus de trois heures que nous roulons.

— Ils ne vous ont posé aucune question ?

— Si, bien sûr. Ça les intrigue de savoir comment vous avez pu arriver jusqu'au hangar, mais je n'ai rien dit, rassurez-vous. Je m'en suis tenue à notre petit scénario. C'est pour ça que je ne comprends pas ce qui m'arrive.

— Vous êtes devenue trop encombrante, *señorita*, renvoya Lecomte à voix basse. Ils pensent qu'un autre que moi peut arriver jusqu'à vous et ils ne tiennent pas à ce que ça recommence. Plus loin vous serez, et mieux ça ira pour eux.

— Ouais, mais j'aurais autant préféré New York, vous savez, lui renvoya-t-elle avec un léger accent de reproche.

Lecomte secoua la tête.

— Oui, je sais, mais rien n'est encore perdu.

— Vous êtes gonflé.

— Non, un coup malheureux. C'est ce satané chien qui m'a fait repérer. Regardez-le, il ne peut vraiment pas me piffer.

Du menton, KB-09 désignait Ripetto. Le chien couché à côté des deux hommes continuait à grogner tout en surveillant Lecomte de ses gros yeux jaunes. L'animal avait décidément de la suite dans les idées.

— Je me demande bien où nous allons comme ça, reprit Dolores d'une voix nerveuse, ce voyage n'en finit pas, *madre de Dios*.

Lecomte ne répondit pas, d'autant plus que les deux hommes, maintenant, commençaient à s'inquiéter de leur conversation. L'un d'eux s'était tourné et leur faisait signe de se taire tandis que le camion commençait à ralentir. Brusquement alors, le visage de Mendez apparut à travers l'ouverture de la cabine, juste au-dessus de Lecomte.

— Attention, cria-t-il, barrage de police.

Les freins grincèrent en même temps que les deux hommes se levaient, comme mus par un ressort. L'un d'eux s'approcha de Lecomte et de Dolores et sans ménagement les obligea à se coucher. Il rabattit sur eux une vieille couverture puis tira un couteau de sa poche et appuya sèchement sa lame sur le dos de Lecomte.

— Ne bougez pas, et attention à vous, souffla-t-il. Vous aussi, *señorita*, ou je vous saigne comme des poulets. Compris ?

Le camion stoppa brusquement et des bruits de voix, des bruits de pas, se firent entendre. On percevait nettement la voix de Mendez mêlée à celle des policiers, tandis que les portes du camion s'ouvraient toutes grandes.

Deux policiers apparurent, mitraillette au poing. L'homme qui se trouvait toujours dans le fond du camion sauta à terre et, d'un air bon enfant, désigna les caisses et les sacs empilés.

— Vous voyez, dit-il, des engrais, de bons engrais pour notre bonne terre.

Il ouvrit un sac, y puisa à pleines mains et plaça le produit sous le nez des policiers.

— Quand vous mangerez des tomates, vous oublierez cette odeur, car la tomate traitée avec les engrais Villalonga est la meilleure tomate du monde.

Les policiers se mirent à rire.

— *Vamos*, envoya l'un d'eux, et bonne route, *amigos*.

Les portes claquèrent et le camion reprit sa route, cahin-caha.

La couverture se rabattit sur Lecomte et Dolores. Lecomte ne bougea pas, mais ce petit intermède avait éveillé sa curiosité. Que se passait-il ? Pourquoi ce barrage de police ? La région était surveillée, certes, mais pour quelles raisons ? Et quel était le but de ce voyage interminable ?

Une heure passa. À présent, et à en juger par le bruit du moteur et les changements de vitesse devenus fréquents, Lecomte devinait facilement que le camion s'était engagé dans une zone montagneuse. La route devait être étroite et sinueuse.

Les deux hommes, dans le fond, ne parlaient pas. Un instant plus tôt, ils avaient tiré des sandwiches d'une musette, et cela au grand soulagement de Lecomte et de Dolores que la faim commençait à tenailler sérieusement. Mais depuis un instant ils se tenaient en alerte et, à plusieurs reprises, Lecomte les avait surpris en train de vérifier le fonctionnement de fusils mitrailleurs camouflés derrière des sacs d'engrais.

Devait-on s'attendre à un nouveau barrage de police ou à une quelconque intervention armée ?

C'est la question qu'il était en train de se poser lorsque le camion freina sèchement.

Un avertissement fusa de la cabine et Lecomte comprit que le même cirque allait recommencer.

Et c'est bien ce qui se passa. Les deux hommes se redressèrent et celui qui était chargé de veiller sur les prisonniers s'élança pour rabattre sur eux la vieille couverture de laine.

Cette fois encore, KB-09 sentit la lame appuyée sur ses côtes.

Les portes s'ouvrirent à l'arrière et une nouvelle conversation s'engagea avec les militaires.

— Des engrais, disait l'autre gars avec la même voix gouailleuse. Voilà tout ce que nous transportons. Nous devons livrer à Potosi, dans la soirée. Ah, quel voyage ! Croyez bien qu'il nous tarde d'arriver.

— Ouvrez-moi ce sac.

— Mais bien sûr... Regardez...

Subitement le chien s'était mis à grogner et l'homme essaya de le calmer tout en continuant de discuter avec les militaires.

Et puis, tout à coup, Lecomte sentit qu'on tirait sur la couverture.

C'était Ripetto qui faisait des siennes, et le clébard commençait à lui mordre les chevilles. Dieu sait ce qui pouvait bien se passer dans le crâne du chien, mais le fait de s'acharner sur Lecomte montrait bien qu'il ne démordait pas de son idée.

KB-09 ramena ses jambes lorsque soudain Ripetto, rendu furieux, tira sur la couverture et dégagea les corps enfouis dessous.

— Hé, qu'est-ce que c'est que ces deux-là ? gronda l'un des militaires en sautant dans le camion.

L'homme qui se tenait à côté de Lecomte fit disparaître son couteau et se leva, tout en maintenant le chien.

— Oh, ils dormaient, dit-il. Nous sommes tous un peu fatigués, vous savez...

Le sergent qui se tenait dans le camion continuait à observer Lecomte et Dolores avec une certaine méfiance. Et il ne donnait pas l'impression de vouloir en rester là, bien au contraire.

— Ouvrez les caisses, ordonna-t-il, toutes les caisses.

— Puisqu'on vous dit que c'est un chargement d'engrais... Vous n'allez tout de même pas nous obliger...

— *Es un orden !*

Tout se passe alors avec une rapidité extraordinaire. Écartant le convoyeur, le sergent fait lui-même sauter le couvercle d'une caisse et pousse un juron en découvrant les armes qui sont à l'intérieur.

Un coup de sifflet, et c'est une galopade effrénée autour du camion. Le sergent veut s'élancer, mais déjà les deux hommes ont plongé sur les fusils mitrailleurs et il s'écroule, atteint d'un coup de crosse en plein front.

Le camion démarre, mais une rafale crépite, aspergeant la cabine avec un roulement d'enfer, et le voilà qui stoppe brusquement.

Se voyant pris, les deux convoyeurs sautent au sol, abandonnant le camion et ouvrant le feu sur les soldats qui rappliquent au pas de course.

En un instant, c'est la pagaille monstre, les rafales crépitent de toutes parts et des silhouettes s'abattent dans la poussière et la fumée.

D'un bond, Lecomte s'est jeté sur Dolores, l'entraînant dans sa chute. Une giclée balaie l'intérieur du camion, cisaillant la tôle à quelques centimètres à peine au-dessus de leurs têtes.

— Ne bougez pas, bon Dieu !

Il réussit à la maintenir et la plaque de ses bras puissants tandis que la fusillade, au-dehors, s'achève brusquement sur un ordre bref.

Deux militaires viennent de surgir dans le camion.

— Mains derrière la nuque... Descendez !

Ils obéissent, quittent le camion et s'avancent au milieu des soldats. Les deux convoyeurs gisent au sol dans une mare de sang, mais il y a aussi des dégâts parmi les occupants de la cabine. L'un des chauffeurs a été atteint par une rafale et Lecomte l'aperçoit tassé contre la roue avant gauche, le dos troué comme une passoire.

Il ne reste que Mendez et l'autre chauffeur, mains en l'air, visage grimaçant. Déjà des soldats ont envahi le camion, mettant à jour la cargaison d'armes et de munitions tandis qu'un officier désigne une jeep garée en bordure de la route.

— Allez, montez là-dedans, dépêchez-vous.

Un soleil rouge, énorme, s'enfonce à l'horizon dans un décor sauvage, aride, découpé de hautes falaises et de pics en dents de scie.

Un véritable désert.

La jeep démarre alors que des aboiements retentissent tout à coup en provenance du camion.

Lecomte tourne la tête.

C'est Ripetto, le poil dressé, qui hurle à la mort sur le corps de son maître...

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

Une prison de campagne, comme il en existe des milliers dans toutes les provinces du Mexique. Un petit bâtiment réduit à sa plus simple expression avec quelques cellules bien alignées et faisant face à un poste de garde occupé par deux hommes en uniforme.

Tout autour, quelques vieilles maisons aux murs chaulés appartenant à des civils, mais aussi une sorte de baraquement servant de cantonnement aux militaires chargés de surveiller la région.

Lecomte avait rapidement cliché les lieux lorsque la jeep avait pénétré dans le hameau, après avoir roulé plus d'une heure à travers le désert de pierres rouges.

Ici, dans ce coin perdu, les militaires faisaient la loi, et il savait pertinemment que les endroits de ce genre ne sont guère propices aux raisonnements.

Il en avait d'ailleurs eu un petit aperçu au moment de leur incarcération. Un officier s'était rapidement chargé des formalités, après un interrogatoire aussi expéditif qu'une chasse d'eau.

Pour lui, ces gens étaient des révolutionnaires, et les armes trouvées dans le camion suffisaient à les condamner sans autre forme de procès. Le gouvernement en avait décidé ainsi et lui ne faisait qu'appliquer les ordres du gouvernement.

Certes, Lecomte avait bien essayé de plaider sa cause et celle de Dolores, mais sa carte de journaliste n'avait nullement apitoyé l'officier. Pour lui

encore, cet homme n'était qu'un élément de trouble à la solde des agitateurs.

Puis le camion était arrivé, escorté par d'autres soldats, et on avait assisté au débarquement du matériel, assisté également à la découverte des faux pesos dans la soute.

Ces gens-là avaient décidément un drôle de flair.

L'officier s'était emparé du colis et, ravi de cette prise, avait immédiatement embarqué dans une jeep. Peut-être s'imaginait-il être en possession de vrais billets, ce qui lui réservait une drôle de surprise une fois en présence des experts.

— Entrez là-dedans, avait ordonné un sergent en ouvrant les grilles.

Et c'est ainsi que Lecomte s'était retrouvé dans la même cellule que Dolores, tandis que Mendez et le chauffeur étaient poussés dans la cellule voisine.

À travers une fenêtre munie de solides barreaux, il avait longuement regardé les caisses empilées dans la cour. Les soldats étaient repartis peu de temps après et n'avaient laissé que deux hommes sur place.

Maintenant la nuit était tombée, et ces deux-là, on les entendait marcher et discuter entre eux autour des caisses d'armes et de munitions.

— Ah, on peut dire que nous sommes dans de beaux draps.

Lecomte regarda Dolores. La jeune femme était assise sur son lit de camp, la tête entre ses mains. Pour sûr qu'elle devait bien regretter d'avoir accepté l'aventure. Et tout ça pour des promesses... pour des promesses qui ne se réaliseraient plus jamais.

— Allons, lui jeta-t-il, ne désespérez donc pas comme ça. Vous voyez, ils ne tiennent quand même pas à ce que nous mourions de faim.

Il désigna le sergent qui arrivait avec des gamelles de haricots rouges. Le sergent les distribua à travers les barreaux et Lecomte en tendit une à Dolores.

— Ma mère disait qu'il ne fait pas bon mourir le ventre vide, c'est très mauvais pour la santé. Allez, mangez, ça vous donnera des couleurs.

Il avala sa ration sous le regard amusé du capitaine qui se tenait derrière sa table de travail. Lui aussi mangeait de bon appétit. C'était un grand type, sec comme une trique et au visage aussi sombre que celui d'un romanichel. Il regardait Lecomte et souriait entre deux bouchées.

— Comment les trouvez-vous, ces haricots ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Pas mauvais, renvoya KB-09.

— L'ennui, c'est que vous n'en goûterez jamais plus d'aussi bons. Voilà ce que c'est que de faire la révolution.

— Bah, faut bien se distraire de temps en temps.

L'autre se mit à rire.

— Finir sa révolution en bouffant des haricots, c'est quand même moche ? Tu aurais dû te méfier des *zapateros*.

— Je ne comprends pas. Que veut dire *zapateros* ?

— C'est une expression du pays.

Le capitaine eut un haussement d'épaules et reprit :

— Un nom qui s'applique à tous ceux qui combattent autour de celui qui a pris le nom de Zapata II. Comme si tu ne le savais pas...

— Ce qui signifie encore que nous sommes dans la Sierra Madre, n'est-ce pas ?

— Ma parole, mais tu es complètement ravagé ! Où est-ce que tu te crois ?

Lecomte ne répondit pas. Il se laissa choir sur sa paillasse et se mit à réfléchir.

Zapata ! Le nom prononcé par Dan Foster lui revenait en mémoire et d'un coup la lumière se fit dans son esprit. Ainsi les faux pesos, de même que les armes et les munitions embarquées dans le camion, étaient destinés à cet agitateur dont les troupes semblaient contrôler toute la Sierra Madre !

Bravo ! Mais qui était derrière tout ça ? Une organisation clandestinement établie aux U.S.A. frappait de la fausse monnaie pour le compte des révolutionnaires mexicains.

Mais qui étaient ces gens ?

En cas de coup dur, avaient-ils réellement l'intention, comme le supposait le Colonel, de compromettre les États-Unis dans cette sombre affaire politique ?

Lecomte jura intérieurement. Il réalisait maintenant la piste toute chaude et inespérée qui lui avait été offerte avec ce petit voyage à travers le pays et en compagnie de... *zapateros*.

Certes, la situation dans laquelle il s'était fourré n'était guère enviable, mais elle lui offrait tout de même une chance alors que maintenant, dans cette prison militaire, les choses devenaient singulièrement plus désagréables.

Ces idiots-là ne plaisantaient pas et il ne connaissait que trop les méthodes expéditives employées par les soldats mexicains vis-à-vis des révolutionnaires. Et la confirmation de ses craintes lui arriva de la bouche même du capitaine lorsqu'il posa la question, avec un petit air naïf.

— Quoi ? Tu n'as donc pas compris ?

Le capitaine se mit à rire.

— Ordre du commandant Gomez : vous serez tous fusillés demain matin à la pointe du jour. Si... le grand mur au fond de la cour. C'est toujours là que ça se passe. Dis-moi, *amigo*, est-ce que tu ne serais pas un peu *tonto* ?

« Je dois l'être en effet, songea KB-09, pour faire le métier que je fais, bon Dieu ! »

Il revint sur sa paillasse et garda le silence. À côté de lui, Dolores priait à mi-voix, complètement désespérée, tandis que dans la cellule voisine, on entendait les pas nerveux de Mendez et du chauffeur. Chez ces deux-là aussi, le tourniquet devait marcher plein tube !

« Il faut absolument se tirer de là, songea Lecomte froidement, et le plus rapidement possible. »

Il releva la tête et regarda le capitaine et le sergent qui s'étaient assis à une table. Ils avaient entamé une partie de cartes et buvaient sec sans plus se préoccuper de leurs prisonniers.

Le seul moyen d'en sortir était d'attirer l'un des deux hommes et de parvenir à le neutraliser.

C'était une opération risquée, bien sûr, mais il n'avait pas le choix. Mais de quelle façon, grands Dieux ? Ces deux-là ne devaient quand même pas être tombés de la dernière pluie...

Ce qui importait, c'était de mettre sur pied une solide mise en scène et de jouer le jeu jusqu'au bout, même si cela devait aboutir à un échec.

Une idée, brusquement, lui traversa l'esprit et il décida de la mettre en application sans perdre une minute. Il se glissa à côté de Dolores et lui prit la main.

— Aidez-moi, souffla-t-il, je vais essayer de les attirer. Donnez-leur l'impression que vous avez peur de moi. Non... non... laissez-moi faire et guidez-vous sur ce qui va se passer.

Il sentit qu'elle tremblait, mais il l'abandonna avec l'espoir qu'elle aurait assez de cervelle pour l'aider dans sa petite mise en scène.

Il revint sur sa couche, fit le vide dans son esprit et, au bout d'un moment, commença à râler entre ses dents.

Pendant une minute ou deux, les deux militaires ne firent nullement attention à lui, puis le sergent se secoua sur son siège tout en lorgnant vers la cellule.

— Qu'est-ce qui lui prend encore, à ce *tonto* ?

Lecomte se secoua sur son lit, les mains crispées et tremblantes, le visage défait. Il haletait, bavait entre ses dents comme sous l'assaut d'une crise violente.

Il parut se calmer un instant, puis redoubla de plus belle avec un hurlement d'agonie.

Exaspéré, le capitaine se tourna à son tour.

— Ça va encore durer longtemps ? gronda-t-il. Silence là-dedans.

Lecomte tomba alors lourdement de son lit. Il se traîna sur le sol et vint s'agripper aux barreaux de la cellule.

— Une piqûre, supplia-t-il... Rien qu'une piqûre, bon Dieu... Je n'en puis plus.

— Non, mais où est-ce que tu te crois ? renvoya le capitaine. Ah, je me doutais bien que tu étais complètement fou. Pauvre type, va !

— Une piqûre, hurla Lecomte en se débattant.

Son hurlement fit dresser les deux hommes. Il paraissait vraiment dans une crise de folie furieuse. Comme un morphinomane trop longtemps privé de sa drogue.

Toute tremblante, Dolores s'était agenouillée auprès de Lecomte, feignant de lui venir en aide, mais ce dernier la repoussa brutalement et continua à hurler comme un possédé.

— Si je m'en mêle, cria le capitaine, je te garantis que je vais te calmer, moi.

— Faites quelque chose, supplia Dolores en se réfugiant dans un angle de la cellule, enlevez-le de là... Il va me tuer... Il est fou...

Lecomte donnait en effet l'impression de ne plus se contrôler. Il s'était redressé et s'acharnait sur son lit comme un véritable dément. Tout volait dans la cellule, sous les cris horrifiés de la jeune femme.

Cette fois, le capitaine n'y tint plus. Il désigna une autre cellule vide, dans le fond.

— On va le mettre là-dedans, dit-il au sergent. Et puis, je vais lui donner une piqûre à ma façon. *Vamos* !

Il s'avança, ouvrit la grille et se jeta brutalement sur KB-09. Ce dernier tomba sur les genoux, le capitaine l'agrippa mais, dans le même temps, il se

tourna, le plaqua aux jambes et l'autre tomba à la renverse sans trop savoir ce qui lui arrivait.

Lecomte avait calculé ses gestes, car tout devait être rapide. Il s'élança sur le capitaine, lui porta un coup puissant à l'estomac et d'une main preste lui arracha le pistolet passé à la ceinture. Déjà le sergent se précipitait sur lui, d'un bond, mais le pistolet braqué sur son ventre l'arrêta net.

Le coude coincé dans une clé, le capitaine se releva, solidement maintenu par KB-09.

— Pas un geste, ordonna Lecomte, ou je vous abats tous les deux.

Puis il envoya, à l'adresse de Dolores :

— Désarmez le sergent. Vite !

La jeune femme s'élança et délesta le sous-officier de son pistolet.

— Misérables ! rugit le capitaine en se tordant de douleur, ne croyez pas vous en sortir comme ça, vous allez me le payer très cher.

Un coup de crosse sur la nuque l'empêcha d'ajouter un mot de plus. Il s'écroula d'une masse et ce fut le tour du sergent que Lecomte faucha avec la même brutalité.

Il traîna le corps dans la cellule, rafla le trousseau de clés à la ceinture du capitaine, ferma la grille puis se porta vers Mendez et son compagnon.

Les deux hommes, agrippés aux barreaux de leur prison, le regardaient avec un étonnement sans bornes ; lorsque la grille s'ouvrit, ils hésitèrent à comprendre.

— Allez, sortez de là.

Les deux hommes sortirent tout en lorgnant le pistolet que tenait KB-09.

— Vous voulez gagner sur tous les tableaux, hein ? envoya Mendez.

— Je vais avoir besoin de vous pour sortir d'ici, alors, en échange, essayez d'être un peu compréhensifs.

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— Simplement terminer le voyage avec vous. Je suis journaliste, ne l'oubliez pas, et j'ai envie de connaître votre chef. Avec lui, je pourrai peut-être écrire le plus bel article de ma carrière.

— Vous êtes fou.

Lecomte lui cligna de l'œil.

— Bien sûr, et vous venez d'en avoir un petit aperçu, *amigo*. Allez, grouillez-vous !

Et, tandis que Lecomte s'employait à débrancher le fil du téléphone, les deux hommes sautèrent sur deux carabines à répétition qui se trouvaient

dans un râtelier du poste de garde.

Il s'agissait maintenant de récupérer le camion, mais, au préalable, de se débarrasser des deux gardiens qui se trouvaient toujours dans la cour.

Lecomte entrebâilla la porte et jeta un regard. Les deux hommes continuaient à discuter entre eux, ils ne semblaient pas se douter le moins du monde de ce qui se passait à l'intérieur de la prison.

Un effet de surprise eut raison d'eux, et ils se laissèrent désarmer sans opposer de résistance lorsqu'ils se virent menacés à bout portant.

Tout s'était passé en silence, et c'est Lecomte qui se chargea de les enfermer dans la cellule déjà occupée par le capitaine et le sergent. Lorsqu'il ressortit, Mendez et le chauffeur étaient déjà en train de charger les caisses dans le camion.

Il y avait une jeep garée non loin de là et Lecomte alla en crever les pneus.

— Précaution supplémentaire, émit-il. Il ne faut jamais rien laisser au hasard, *amigos*.

Ce n'était pas le moment de traîner et Mendez, une fois la dernière caisse embarquée, donna le signal du départ.

Le moteur ronfla et le lourd camion s'enfonça dans la nuit.

CHAPITRE IX

Le jour se levait sur une immense sierra semée de vallonnements.

On avait roulé toute la nuit, moteur au maximum et en direction du sud. Il avait fallu emprunter une route poussiéreuse crevassée et semée d'ornières profondes pour atteindre le relais dont avait parlé Mendez.

C'était une vieille ferme délabrée qui trônait au milieu d'une haute vallée encaissée entre deux chaînes montagneuses couvertes de broussailles et d'arbustes chétifs.

Toujours d'après Mendez, cette région était aux mains des rebelles et bien rares étaient les forces gouvernementales qui osaient s'aventurer dans ces régions dangereuses et inhospitalières.

Quelques hommes en armes apparurent effectivement autour du camion dès que celui-ci stoppa devant l'habitation. Mais le nom de la « Villalonga » porté sur les tôles suffit à calmer les inquiétudes et, dès que Mendez parut à la portière, on lui adressa de partout de nombreux signes de bienvenue.

L'atmosphère devint franchement enthousiaste devant les caisses bourrées d'armes et de munitions et des exclamations de joie fusèrent accompagnées à tout bout de champ de cris et de « *Viva la revolucion !* ».

On s'empessa de donner aux arrivants à manger et à boire et on les félicita chaudement.

Lecomte ne tarda pas à apprendre qu'il était impossible d'aller plus loin avec le camion. La route s'arrêtait là. Après, il fallait emprunter des sentiers

de chèvres à travers la montagne pour atteindre le quartier général de Zapata.

Une caravane allait donc être constituée afin de transporter les armes et les munitions, mais cela allait demander un peu de temps et Mendez estima qu'il était nécessaire de prendre un peu de repos, initiative que Lecomte ne manqua pas d'approuver.

Ils furent conduits dans une dépendance toute proche et s'allongèrent à même la paille, Dolores à côté de Lecomte. La pauvre fille paraissait complètement épuisée, il faut reconnaître qu'elle en avait eu sa part avec la fatigue et les émotions de la nuit.

Elle s'endormit comme une masse tandis que Lecomte, toujours sur ses gardes, continuait à surveiller Mendez du coin de l'œil.

Ce type-là ne lui disait rien qui vaille et il le sentait prêt à lui jouer un sale tour à la première occasion.

Son petit œil dur et salace brillait avec une franche ironie et il continuait à regarder Dolores avec la même passion... comme s'il la déshabillait du regard.

Lecomte s'était déjà aperçu de l'immense intérêt qu'il semblait porter à cette fille, et il était certain que, sans lui, il aurait déjà tenté sa chance.

Mais Dolores s'était blottie tout près de KB-09, et cela obligeait Mendez à un peu plus de réserve. Finalement, il s'endormit et Lecomte l'imita.

Quand ils se réveillèrent, le soleil était haut dans le ciel. La caravane était prête et c'était le moment du départ. Le départ d'une randonnée interminable sous un soleil de plomb et à dos de mulets.

Cela devait durer jusqu'à la fin de l'après-midi, alors qu'on abordait un plateau rocheux battu par les vents.

Lecomte avait enfin atteint le bout du voyage, mais quelles sortes de surprises lui réservait-on maintenant ?

Il s'en remit aux circonstances, aux lois du hasard, à ses ressources physiques et morales, mais aussi et surtout à sa bonne étoile et à sa réserve de chance. Il abandonna le cours de ses réflexions lorsque Mendez commanda la halte.

Le silence était impressionnant. Il y eut quelques secondes d'attente, mais KB-09 savait que des yeux vigilants étaient braqués sur eux. Et pas seulement des yeux, mais aussi des fusils prêts à cracher leur plomb au moindre signe suspect.

Enfin des silhouettes se profilèrent entre les rochers et s'avancèrent lentement. Une conversation rapide s'échangea entre eux et Mendez puis, sur le signe d'un autre guetteur posté sur un rocher, la caravane poursuivit sa route à travers un étroit défilé.

Celui-ci menait au quartier général des *zapateros*, une large esplanade ceinturée de petits fortins et de miradors, au centre de laquelle se dressaient quelques constructions aux murs de terre battue.

Il régnait là une intense animation, tout un peuple en mouvement occupé à des besognes diverses. Les hommes en pantalon blanc et chemise blanche portaient le traditionnel chapeau de paille à bord large et recourbé, tandis que les femmes arboraient des tenues plus fantaisistes. Leurs robes multicolores étaient comme des bouquets éparpillés dans le vent.

Des charrettes étaient groupées dans un coin de l'esplanade et l'on apercevait de nombreux enclos à l'intérieur desquels étaient parqués soit des chevaux soit des bêtes à cornes. Un vrai camp retranché où flottait perpétuellement l'odeur de la poudre !

La caravane atteignit un groupe de constructions dont les murs extérieurs ressemblaient à ceux d'anciens châteaux forts et stoppa sur l'ordre d'un *zapatero*.

Mendez descendit de sa mule, entra dans l'habitation principale, puis deux autres *zapateros* s'approchèrent de Dolores et l'obligèrent à les suivre.

Elle tourna un visage inquiet vers KB-09 mais ce dernier ne broncha pas. Il la regarda disparaître à l'intérieur d'une mesure tout en restant sous la surveillance de trois autres gars armés jusqu'aux dents.

Enfin Mendez ressortit et lui fit un signe.

— Par ici, envoya-t-il, quelqu'un veut te voir.

Il le suivit à l'intérieur du fortin, franchit un long couloir et parvint dans une vaste pièce où se tenaient une demi-douzaine d'hommes au visage menaçant.

L'un d'eux, installé devant une longue table de travail, semblait présider cette sorte de réunion, et Lecomte comprit immédiatement qu'il se trouvait en présence de Zapata II. Lentement, ce dernier se leva.

C'était un énorme gaillard qui devait bien peser dans les 110 kilos. Avec ses longues moustaches tombantes, ses sourcils broussailleux, ses anneaux d'or qui lui pendaient aux oreilles et son teint recuit au soleil tropical, il ressemblait à son illustre prédécesseur, le grand Emiliano Zapata. Il portait un grand chapeau de paille tout bosselé, une chemise à carreaux et un pantalon de toile blanche qui disparaissait dans de lourdes bottes de cuir.

Deux ceinturons garnis de balles s'entrecroisaient sur son ventre et il avait posé ses mains sur les crosses énormes de deux pistolets qui lui battaient les cuisses.

Un instant, il observa Lecomte à travers la fente de ses paupières, puis un petit sourire étira sa bouche épaisse.

— Voilà notre gars, grasseya-t-il à l'adresse de ses hommes. Il lui a quand même fallu beaucoup de courage pour arriver jusqu'ici. Alors, comme ça, vous vouliez me connaître, hein ?

Il hocha la tête.

— Une violation de nos lois est passible de la peine de mort, continua-t-il. C'est l'application stricte de cette règle qui maintient notre société dans l'ordre et la discipline. Regardez.

Il désigna une fenêtre grande ouverte sur sa droite et KB-09 tourna légèrement la tête.

Dans la cour, un cadavre pendu par les pieds à une haute potence séchait au soleil. Un nuage de mouches bronzinait autour du visage. C'était horrible.

— En quoi ai-je violé vos lois ? demanda Lecomte calmement.

— Le fait d'être venu ici est déjà une violation de nos lois, repartit le métis. Pour nous, tous les étrangers sont des espions et nous ne pouvons pas nous permettre de prendre de tels risques, vous le comprenez. En d'autres circonstances, vous seriez déjà au bout d'une corde.

Il se mit à rire tout à coup.

— Mais je dois reconnaître que, sans vous, les armes et les munitions ne seraient jamais arrivées jusqu'ici. Du bon travail, *señor*, *si*, *si*... On m'a tout expliqué. Voilà pourquoi vous êtes encore en vie. Mais il y a une chose que je ne comprends pas très bien. Pour quelles raisons teniez-vous tant que ça à me connaître ?

Gérard Lecomte prit un air tout à fait naturel.

— Bah, je l'ai déjà expliqué au *señor* Mendez. C'est mon métier de côtoyer les grands personnages de ce monde.

Zapata II prit la carte de presse que l'on avait posée sur son bureau. Un instant, il fit jouer le carton entre ses gros doigts boudinés.

— *Si, si*, reprit-il, *comprendo...* Mais vous êtes quand même un drôle de journaliste. Vous savez vous battre, vous risquez facilement votre peau et vous tentez le diable avec le sourire. Et tout ça pour un article ?

— J'ai été correspondant de guerre, j'ai passé ma vie dans tous les barouds de la planète, si vous tenez à le savoir. J'ai fait le Vietnam, le Congo, la Syrie, la Jordanie, et je viens de passer trois mois chez les Kurdes. Je suis habitué au casse-pipe et j'aime ça. Est-ce un reproche ?

— Et vous avez décidé de m'approcher. C'est assez courageux de votre part, j'en conviens, mais il y a un ennui. Vous connaissez maintenant l'emplacement de notre camp le plus secret et, si je vous laisse repartir, cela risque de nous attirer de sérieux ennuis. Il va falloir que je réfléchisse à ce problème, *señor*. Mais rien ne presse, nous avons tout le temps pour ça.

Il reprit la carte de presse et le sourire revint brusquement sur ses lèvres.

— Dans le fond, j'ai toujours rêvé que quelqu'un puisse écrire quelque chose sur moi, reprit-il en bombant le torse. Mais quelque chose de sensé, de vraiment bien, vous voyez ce que je veux dire. Alors, écrivez ce que je veux et nous essaierons de nous entendre.

Mendez s'avança tout à coup.

— À mon avis, ce serait lui donner un peu trop d'importance, Zapata, grinça-t-il. À ta place, je me méfierais de cet homme.

— Calme-toi, Rafael. *Despacio !* (Doucement)

— Il a raison, intervint un lieutenant, nous ne devons pas lui faire confiance.

Des murmures d'approbation s'élevèrent dans la salle tandis que le poing massif de Zapata II s'abattait lourdement sur la table.

— *Basta*, hurla-t-il, *basta...* Quand je parle, vous n'avez que le droit de vous taire, bande d'abrutis. Allez, dehors, tous dehors, je ne veux plus vous voir. *Fuera !*

Sous l'effet de la colère, son visage gonflait comme une baudruche, il était effrayant. Et il faut croire que, dans l'assistance, personne n'avait l'intention de discuter ses ordres, car la salle se vida en un clin d'œil. En silence et sans le moindre geste de réprobation.

Quand la porte fut refermée, Zapata ouvrit un petit meuble qui se trouvait dans l'angle d'un mur, s'empara d'une bouteille de whisky et en arracha le bouchon de ses grosses dents. Il but à même le goulot, puis regarda KB-09.

— Tu peux boire aussi si tu veux.

Il lança la bouteille et Lecomte l'attrapa au vol.

Il se mit à rire tout à coup, comme un enfant subitement délivré de sa colère.

— Tu vois, dit-il, l'obéissance est une vertu à laquelle j'attache beaucoup d'importance. Obéis-moi si tu tiens à vivre le plus longtemps possible.

— Oh, n'ayez crainte, j'écirai tout ce que vous voudrez, je suis venu pour ça. Je vous permettrai même de rectifier mes écrits dans le cas où je ferais une erreur. À commencer par votre nom. Zapata s'écrit-il avec un t ou avec deux t ?

Le chef des rebelles grinça, tout en se grattant le front.

— Hé, lança-t-il, tu n'as donc jamais entendu parler de mon grand-père ? Ce nom-là t'est-il inconnu à ce point ?

— Oh, ainsi vous êtes le petit-fils du grand Zapata. Très intéressant. En somme, si je comprends bien, vous poursuivez les mêmes buts politiques que votre aïeul ?

— J'essaie de réussir là où il a échoué, rectifia Zapata II en s'asseyant lourdement sur un coin du bureau. Emiliano Zapata a soulevé les peones, en 1910, il était devenu pour eux une sorte de dieu et il aurait pu devenir le maître de tout le Mexique si on ne l'avait pas assassiné en 1919. Mais j'espère bien arriver plus loin que lui. Je contrôle déjà toute la Sierra Madre, *señor*, et les peones ne jurent que par moi.

— Que leur promettez-vous ?

— De repartager les terres, de chasser impitoyablement de notre sol tous les propriétaires fonciers, de redonner le Mexique aux Mexicains, c'est-à-dire aux vrais, pas à tous ces *gringos*(3) qui affament et abusent impitoyablement des gens de notre race. Ces *gringos*, nous les chasserons ou alors nous les réduirons à notre volonté.

— Et quels moyens emploierez-vous pour cela ?

— D'abord les pesos, *señor*. L'argent est l'âme de l'humanité, ne l'oubliez pas. Et puis aussi autre chose, autre chose qui fera beaucoup de bruit.

Il se remit à rire, les bras croisés sur la poitrine.

— Laissons cela et parlons des pesos. On me l'a dit, tu t'es lancé sur cette affaire de pesos, mais tu n'as rien compris. Rien compris justement parce que ce sont de faux pesos. Eh bien, je vais te dire... mais d'abord repasse-moi la bouteille.

Lecomte prit le temps de s'octroyer une rasade, puis relança la bouteille de whisky à Zapata II. Ce dernier la vida aux trois quarts, comme s'il buvait du petit lait. Il s'essuya les lèvres d'un revers de main puis reprit avec orgueil :

— Ces faux billets sont destinés aux peones, *señor*, *si... si...* je les distribue gratuitement, un peu ici, un peu ailleurs, un peu partout. Mais eux ne savent pas qu'il s'agit de faux pesos. Ils sont si bien imités ! Et puis quelle importance ? Ce qui compte, c'est que l'argent circule, je veux en inonder tout le pays, provoquer la banqueroute, l'inflation, amener le gouvernement à la faillite et au désordre. Alors, à ce moment-là, je serai le maître, tu comprends ? Et les peones seront tous derrière moi, même si leur argent ne vaut pas un clou. Est-ce que tu peux arriver à comprendre ça ?

— Il y a encore beaucoup de choses que j'aimerais comprendre.

— Tu auras tout le temps pour ça. Rien ne presse.

Il s'approcha de la fenêtre et, du goulot de la bouteille, désigna l'extérieur.

— Tu pourras aller et venir dans le camp, mais n'essaie pas d'en franchir les limites. Mes hommes se feraient un plaisir de te tirer comme un lapin.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de la *señorita* qui était avec moi ?

Zapata II eut un haussement d'épaules.

— Ça manque de femmes dans le camp. Et puis, elle sera sans doute mieux ici qu'à Monterrey. Maintenant, si tu as besoin d'elle pour laver ton linge, je te la laisse, car je tiens à te prévenir que personne, ici, ne s'occupera de toi.

Il fit un signe, traversa la pièce et ouvrit la porte.

— *Vamos*, dit-il, assez discuté pour aujourd'hui, je vais te montrer ta carrée.

Les deux hommes sortirent et Zapata II conduisit KB-09 devant la petite mesure où était entrée Dolores quelques instants auparavant. D'un coup de pied, Zapata II poussa la porte et Mendez, surpris, se retourna d'un bloc.

Il se tenait là en compagnie de Dolores et la jeune femme, en voyant Lecomte, tourna vers lui un visage suppliant. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre ce qui se passait. Mendez avait essayé d'abuser d'elle et il faut croire qu'il n'y était pas allé de main morte, à en juger par les traces de coups qu'elle portait au visage. Ses cheveux étaient en désordre et sa robe déchirée au niveau de la poitrine.

— Laissez-la tranquille ! claqua Lecomte, le visage serré. Sortez !

Mendez eut un froncement de sourcils.

— Non, mais voilà qu'il me donne des ordres maintenant ! Hé, Zapata, qu'est-ce qui lui prend, à ce *gringo* ? Où est-ce qu'il se croit, cet abruti ?

Un coup de poing en pleine mâchoire le précipita contre un mur. Il se retourna vers Lecomte dans un accès de fureur, mais la grosse voix de Zapata l'arrêta net.

— *Basta con eso*, (Ça suffit comme ça) Rafael ! Tu as entendu ce qu'on t'a dit ? Sors de là.

Mendez étouffa un juron. Il baissa les yeux devant Zapata, mais les releva sur KB-09 au moment où il franchissait la porte. Un regard plein de haine et de rancune.

Zapata II se mit à rire. Il désigna Mendez alors qu'il filait en direction de l'esplanade.

— Il n'est pas plus mauvais que les autres, envoya-t-il, il voulait sa part comme tout le monde. Mais méfie-toi de lui, *señor* journaliste, il n'a pas beaucoup aimé ce que tu viens de faire...

CHAPITRE X

La nuit était tombée. Des guitares jouaient, des pieds raclaient le sol, des voix s'élevaient un peu partout : on chantait, on dansait autour des feux de camp qui illuminaient l'esplanade.

Cela durait depuis un bon moment, depuis que les premières étoiles étaient apparues dans le ciel, et cela allait certainement durer une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce que l'alcool finisse par alourdir les paupières.

Lecomte alluma une cigarette et se planta devant la fenêtre grande ouverte. La nuit était lourde, affreusement lourde, et une sueur moite lui inondait le corps.

— Vous ne voulez plus manger ? lui demanda Dolores.

— *No, gracias...*

On leur avait apporté quelque nourriture et aussi un peu de vin, et le repas en tête à tête avait été rapidement expédié.

Pas de gardiens devant la fameuse mesure, mais Lecomte avait quand même repéré le petit groupe de *zapateros* qui se tenait à quelques mètres de là, autour d'un feu de camp. Ils fredonnaient au son d'une guitare ; d'autres jouaient aux dés, mais de temps à autre leurs regards se portaient vers la mesure, ce qui indiquait que la vigilance restait de mise.

— Ils nous surveillent, n'est-ce pas ? risqua Dolores en s'approchant de KB-09.

Ce dernier se tourna et la regarda. Puis il prit son mouchoir et le lui tendit.

— Votre oreille s'est remise à saigner, dit-il. Essuyez-la.

Elle obéit tout en hochant la tête.

— Ce petit salaud de Mendez ! Si vous aviez vu avec quelle brutalité il s'est jeté sur moi ! Heureusement que vous êtes arrivé.

— Ne me remerciez pas. Il se trouve que je ne peux pas blairer ce type-là, c'est tout.

Ses grands yeux vert Pernod se plissèrent.

— Et s'il m'avait violée ?

— Vous n'en seriez pas morte, *señorita*, répliqua Lecomte. Pensez plutôt à votre situation. Il y a davantage de soucis à se faire.

— Je n'ai pas demandé à venir ici, moi...

— D'accord, mais ne m'en rendez pas responsable. Ce n'est pas à cause de moi qu'ils vous ont amenée. Alors, restez tranquille et laissez-moi faire.

— Combien de temps croyez-vous que ça va durer ?

Lecomte eut un haussement d'épaules.

— Tant que je resterai dans les bonnes grâces de Zapata, et je tiens à ce que ça dure le plus longtemps possible, jusqu'à ce que j'aie enfin obtenu les renseignements que je désire.

— Et ensuite ?

— Eh bien, il sera temps alors de songer au retour. Cela ne sera certainement pas facile, mais nous avons tout le temps d'y songer. Pour l'instant, et si vous le voulez bien, essayons de faire bon ménage.

Elle eut un sourire et inclina la tête.

— Très bien, approuva-t-elle, je vous fais confiance. Si je suis un peu nerveuse, c'est à cause de la chaleur. Cette nuit est atroce... Et puis je me sens sale, tellement sale...

— Vous n'êtes pas la seule.

— Même pas une douche, même pas de quoi nous laver. C'est dégoûtant.

— Alors il va falloir trouver une solution.

— Je me demande bien laquelle. À moins que nous n'attendions la prochaine pluie.

Gérard Lecomte tira une dernière bouffée de sa cigarette, jeta le mégot puis hocha la tête.

— Non, rassurez-vous, il y a certainement mieux à faire. Il y a un puits derrière la maison, je l'ai repéré. Il suffit tout d'abord de monter de l'eau, vous allez voir.

Il dénicha deux cruches de métal dans un coin, s'en empara et entraîna Dolores au-dehors. Il lança le seau dans le puits, le remonta plein à ras bord, puis transvasa le liquide dans les cruches. Après quoi, il fit passer la jeune femme dans la petite cour attenante à la mesure et reposa les cruches sur le sol de terre battue.

— Maintenant, apportez une chaise, demanda-t-il.

— Une chaise ?

— Allons, faites ce que je vous dis.

Elle s'exécuta sans comprendre, rentra dans l'habitation et revint avec l'objet demandé.

— Regardez, dit-elle en ouvrant la main, j'ai aussi trouvé un morceau de savon.

— Voilà qui est parfait. Alors, allez-y la première, *querida*, déshabillez-vous.

Dolores le regarda avec des yeux énormes.

— Que je me déshabille ?

— Vous n'allez pas prendre une douche tout habillée, ce serait ridicule.

— Que je me mette nue devant vous ?

— La belle affaire ! Et puis d'ailleurs, ce ne sera pas la première fois. Souvenez-vous que j'ai déjà assisté à une de vos douches, *querida*. Allons, dépêchons, je vous assure que vous sentez vraiment mauvais et moi aussi.

Elle eut encore une hésitation, mais la désinvolture de Lecomte eut rapidement raison de sa retenue.

— Eh bien soit, soupira-t-elle, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens !

Elle se déshabilla en lui tournant le dos, jeta ses vêtements dans un coin de la cour et se tint prête, les mains collées sur sa poitrine généreuse.

Dans la pénombre, elle ressemblait à une silhouette de Van Gogh avec des clairs-obscur un peu partout sur son corps merveilleusement délié.

Un rayon de lune jouait sur elle, accusant le rebondi des fesses pleines et dures, soulignant un croissant de chair au galbe éblouissant.

Lecomte alors prit une cruche et monta sur la chaise. Il commença à faire couler l'eau sur le corps de Dolores, guidant le jet avec un amusement non dissimulé. Le savon courait sur la peau douce et satinée et Dolores, maintenant, semblait apprécier cette petite douche improvisée mais combien salubre.

Quand elle eut terminé, Lecomte descendit de son perchoir et lui cligna de l'œil.

— Allez, à moi maintenant.

— Vous... allez...

— Quelle question ! Bien sûr !

Il se déshabilla à son tour et se retrouva devant elle entièrement nu. Elle se mit à rire, la cruche dans sa main.

— Eh bien, vous alors, vous avez de ces idées...

— Je suis un homme pratique, trésor. Maintenant, rien ne vous empêche de fermer les yeux. Je vous avertirai dès que la dernière goutte sera tombée. Allez-y !

À son tour, il s'abandonna à l'eau fraîche et bienfaisante puis se savonna de la tête aux pieds. Une fois rincé, il aspira une goulée d'air, tandis que Dolores descendait de son perchoir. Alors, tous deux, brusquement, réalisèrent qu'ils étaient nus, l'un face à l'autre et se frôlant presque.

Sous l'éclairage de la lune, les yeux vert Pernod de Dolores brillaient comme des perles. Elle haletait soudain, comme prise de vertige. Elle lâcha la cruche qui tomba sur le sol avec un bruit mou.

C'est dans un moment pareil qu'on oublie le monde et tout ce qui tourne avec. Le cerveau se vide et on ne pense plus à rien. On reste là, sans bouger, sans parler, parce qu'un petit quelque chose commence à s'agiter en vous, comme une vague, comme une vague qui monte, qui monte et qui monte.

Lecomte attire doucement Dolores contre lui et elle se laisse faire, plaquant son corps contre le sien. Leurs bouches s'unissent dans un baiser violent, passionné, presque une morsure, quelque chose d'animal qui aiguise les sens.

— Oui, une idée vraiment magnifique, balbutie-t-elle, le souffle court.

— Pour qu'elle le soit, il suffit d'aller jusqu'au bout, trésor, lui renvoie Lecomte sur le même ton, mais ça risque de ne pas être jojo, nous n'avons pas dormi depuis quarante-huit heures et ces deux journées ont été bien pénibles.

— Oh... on peut toujours essayer...

Il ne peut s'empêcher de sourire.

— Mais bien sûr, *querida*, on peut toujours essayer.

Il la soulève, la prend dans ses bras et l'emporte à l'intérieur de l'habitation.

Un instant plus tard, tous deux s'abattent sur un lit, le souffle court et le cœur battant, étroitement enlacés.

Il y a dans les yeux de Dolores quelque chose de félin, quelque chose qui n'appartient qu'aux jeunes chattes et que les gros gros matous découvrent, certains soirs du mois d'août, au cours de leurs rondes nocturnes.

Elle s'offre, ouverte et généreuse, aux bras puissants qui l'assaillent, et y va de toute son ardeur. Adorable créature, s'unissant au partenaire dans le tourbillon tumultueux qui l'emporte en un vertige sans fin.

Ses reins se cambrent sous l'invite, elle frémit, râle de plaisir, mord et griffe comme une chatte amoureuse... mais toujours soumise au mâle qui la tourne, la retourne, pour revenir se fondre en elle dans une onde brûlante qui les cloue dans la même extase.

Plus tard, dans l'apaisement de sa chair, elle ne pourra s'empêcher de murmurer en un souffle :

— Pour un homme fatigué, tu as encore de bonnes réserves, *querido*.

C'est en effet le meilleur compliment que l'on puisse faire à un homme... À condition, bien sûr, que le sujet en vaille la peine, et en fait de sujet, Dolores vaut à elle seule toutes les vitamines du monde.

Un véritable tonique à absorber à l'horizontale, sur l'oreiller et à doses massives.

Mais ces coups de fouet entraînent toujours un brutal relâchement de l'organisme, surtout quand il est dominé par la fatigue et le manque de sommeil... Les muscles se détendent, les paupières s'alourdissent et c'est l'abandon total dans l'écrasement le plus absolu.

Quand Lecomte rouvrit les yeux, il eut l'impression d'émerger du néant, il avait complètement perdu la notion du temps.

Le soleil brillait dans le ciel et le brouhaha qui montait de l'esplanade le ramena brutalement à la réalité des choses.

Il se redressa sur son lit. Il était seul et chercha Dolores du regard. Il l'appela et n'obtint aucune réponse.

Il se leva, chercha ses vêtements et les trouva dans la cour, accrochés à une corde et séchant au soleil. Il s'habilla rapidement et revint dans l'habitation.

C'est alors que la porte s'ouvrit et que Dolores apparut avec une miche de pain et un gros morceau de fromage. Il ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es décidément une fille précieuse, lui lança-t-il. Bonne ménagère et soucieuse de mon estomac. Tous mes compliments, *querida*.

Mais il vit qu'elle tremblait légèrement. Son visage conservait l'empreinte d'une profonde émotion.

— Eh bien, quoi, qu’y a-t-il ?

La jeune femme se débarrassa du gros pain et du fromage qu’elle posa sur la table.

— C’est bien le diable si je m’attendais à ce que je viens de voir, répondit-elle d’une voix troublée. Il y a un autre prisonnier, ici, logé non loin de l’habitation de Zapata. J’ai vu son visage à la fenêtre. *Dios mio*, as-tu entendu parler de ce jeune garçon qui aurait, paraît-il, réussi à fabriquer une bombe atomique ?

Lecomte eut un froncement de sourcils. Il se souvenait en effet de ce que lui avait appris Dan Foster au sujet de ce jeune prodige.

— Felipe Diaz ? demanda-t-il.

Dolores inclina gravement la tête.

— Je l’ai reconnu immédiatement, affirma-t-elle. Sa photo a paru dans tous les journaux, je suis certaine que c’est lui.

CHAPITRE XI

— Nous sommes ici trois mille *guerilleros* et, avec les vivres et les munitions dont nous disposons, nous pouvons soutenir un siège pendant plus de six mois s'il le faut. Mais ce n'est pas tout. Il faut aussi compter sur les peones de la Sierra Madre attachés à notre cause. Ils se comptent par dizaines de milliers, *señor*, et, petit à petit, notre mouvement révolutionnaire s'étend dans toutes les provinces du Mexique, si bien que, d'ici un mois ou deux, nous serons capables de déclencher une révolte générale si telle est ma décision. Est-ce que tu as bien noté tout cela ?

— Oui, oui, rassura Lecomte penché sur son bloc. Vous pouvez continuer.

— Il faudra reprendre le passage sur la législation de 1957 au sujet des peones. C'est là qu'il faudra parler de mon père. *Si... si...*

Joachim Zapata, mon père bien-aimé. Je veux au moins cinquante lignes sur lui. Compris ? Il le mérite. Le pauvre homme est mort avant d'avoir pu faire entendre sa voix, mais ça ne fait rien, je gueule assez pour que ça rétablisse la moyenne... Ensuite, il faut aussi parler de ma mère, Graciosa, et de la façon admirable dont elle préparait les *tortillas*... *Si, si*, il faut que tout le monde connaisse la famille Zapata. Demain je te parlerai de mes frères, quinze lignes sur chacun, ça suffira. *Bueno*, maintenant montre-moi ce que tu as écrit.

C'était ainsi depuis deux jours. On « travaillait » dur sur la petite terrasse bordant les appartements particuliers de Zapata. Le chef des rebelles, gagné par « l'inspiration », donnait libre cours à son petit lutin intérieur, et se prenait à son jeu. Il parlait de lui et de sa famille en termes éloquents, et puis encore de lui avec la même emphase dans la voix et le geste.

Deux jours, en effet, que Lecomte subissait cette pénible interview avec dans sa main un bloc-notes déjà noirci aux trois quarts.

Zapata II jeta un regard sur les dernières lignes, puis secoua la tête d'un air satisfait.

— Rien à dire, envoya-t-il, tu écris bien, j'aime les belles phrases. Y a que ça pour remuer les gens, faut que ça vienne du cœur, sinon ça les laisse froids. *Bueno*, où en étais-je ?

— Si vous parliez un peu des pesos, hein ? risqua Lecomte négligemment, je pense que c'est un sujet très intéressant.

— Tu es fou ! Non, non, surtout pas un mot là-dessus. Et puis, j'ai assez d'ennuis comme ça en ce moment, sans que tu sois obligé de me retourner le couteau dans la plaie.

Lecomte reposa son bloc sur la table tout en conservant son regard fixé sur Zapata II.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le métis eut un grognement.

— Les flics ont raflé les pesos qui devaient me parvenir en même temps que les armes et les munitions. Cette nouvelle distribution que j'avais promise aux peones ne pourra se faire.

— Bah, vous n'avez qu'à attendre la prochaine livraison.

— Tu en parles à ton aise. Les faux billets me coûtent quand même de l'argent et je dois payer en or. *Si...* sinon pas de pesos, tu comprends ? Et il se trouve que je n'ai plus d'or. Les caisses sont vides, et il va bien falloir que je trouve une idée pour arranger ça.

— Je pensais que vos fournisseurs pouvaient vous faire confiance.

— Ne crois pas ça. Ils veulent de l'or et je dois payer à la commande.

— Alors, ce sont de mauvais révolutionnaires ?

Zapata II se rembrunit légèrement.

— Ce ne sont pas des révolutionnaires, *señor* journaliste... du moins pas comme je l'entends. Ils veulent bien nous aider, mais à condition d'être payés.

— Oui, je comprends, des businessmen américains, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que ce sont des Américains ? susurra Zapata II, le regard méfiant.

— Bah, le fait que les faux billets sont fabriqués aux États-Unis.

— Bien sûr, mais... *Un momento*.

Des hommes venaient d'apparaître sur la terrasse, entraînant avec eux deux pauvres diables dont les poignets étaient solidement ligotés. On les conduisait directement à la potence, laquelle se dressait en permanence non loin de là.

— *Un momento*, reprit le métis alors que déjà les cordes se serraient autour du cou des deux hommes.

Les officiants s'étaient tournés vers leur chef et Zapata soudain leva le bras.

— *Vamos, hombres !* cria-t-il.

Ce fut rapide. Lourdemment les corps s'affaissèrent, les cordes se tendirent et il n'y eut plus que deux cadavres se balançant au soleil.

Alors Zapata se retourna pour s'emparer d'une bouteille de scotch qui traînait sur la table.

Il prit le temps d'avaler une bonne lampée puis regarda Lecomte.

— Ceux-là aussi étaient de mauvais révolutionnaires, grasseya-t-il en manière d'oraison. Ici il n'y a qu'une règle : l'obéissance ou la mort.

— Je suppose que cette règle s'applique également à Felipe Diaz ?

Les mots étaient partis comme des flèches.

Le chef des rebelles sursauta légèrement. Ses yeux se durcirent entre les paupières lourdes.

— Comment le sais-tu ? Qui t'a mis au courant ?

KB-09 attrapa la bouteille sur la table et la fit sauter dans sa main. Du goulot, il désigna la petite habitation dans le prolongement du fortin.

— J'ai vu son visage à la fenêtre, et un visage qui a été publié par tous les journaux du Mexique, ça ne s'oublie pas.

Il avala deux gorgées, sous le regard inquisiteur de Zapata II, puis :

— Qu'avez-vous l'intention de faire avec ce gosse ?

— Ça te tracasse à ce point ?

— Un peu, oui.

— Et tu voudrais savoir ?

— J'ai simplement posé une question.

Brusquement, Zapata II partit d'un grand éclat de rire. Ses longues moustaches s'étiraient jusqu'aux pommettes. Il joignit ses grosses mains et

les libéra d'un geste large.

— Boum ! explosa-t-il de sa voix bourrue. Tu vois, comme ça, *señor* journaliste. Un grand « boum » qui fera trembler tout le pays. Que penses-tu de ça ?

Lecomte sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

— C'est impossible, vous ne pouvez pas faire une chose pareille. Et puis non, je n'y crois pas. Il faut du matériel pour réaliser une bombe atomique et vous ne...

— *Basta !* Il y a ici tout ce dont Felipe a besoin pour sa bombe. Un véritable laboratoire comme il n'en a jamais rêvé. Oh, pas une superbombe, rien qu'une petite... qu'une toute petite bombe, mais suffisante pour déclencher la panique dans tout le Mexique, le jour où elle explosera.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous faites ?

— Je n'ai pas de conseils à recevoir de toi. Je vais simplement te dire une chose, *gringo*. Le jour où tout sera prêt, j'ai l'intention de dicter mes ordres au gouvernement. S'il refuse, je lâcherai cette bombe dans le désert... La première, est-ce que tu comprends ? Si je n'obtiens pas satisfaction, alors...

Il rejoignit ses mains et les écarta d'un geste rapide.

— Alors ce sera pire, souviens-toi de ça. Une autre question à poser ?

Il avait dit cela avec nervosité, exactement comme s'il n'admettait plus la moindre question à ce sujet.

KB-09 comprit qu'il était inutile de poursuivre l'entretien. Il se leva, glissa le bloc dans sa poche et secoua la tête.

— Nous continuerons demain, dit-il, il se fait tard et je vous demande la permission de me retirer.

— Alors, profite de ta soirée, lui renvoya le métis, tu n'as jamais assisté à une fête révolutionnaire, n'est-ce pas ? Il s'en prépare une pour ce soir, je suis certain que ça te donnera des idées pour ton article. *Buenos tardes, señor* journaliste...

Déjà, de l'esplanade, montait l'odeur des viandes grillées. De grands feux s'allumaient un peu partout.

CHAPITRE XII

Les grands feux de bois pétillaient, les étincelles montaient vers le ciel ruisselant d'étoiles en même temps que les staccatos des guitares, les rires, les ululements des flamencos, les claquements des doigts et des mains ponctués de « olés » et de « bravos ».

On mangeait, on buvait. Entretenant l'allégresse générale, les femmes passaient, virevoltaient dans des envols de jupons sur des cuisses dorées.

D'énormes quartiers de viande circulaient, embrochés sur de longues tiges de fer, le vin coulait à flots et des salves d'honneur crépitaient un peu partout, ajoutant au vacarme général.

Au milieu de l'esplanade, s'organisaient des jeux barbares et cruels mettant en lice quelques cavaliers choisis parmi les plus téméraires.

Ceux-là lançaient leur monture au galop en direction d'un curieux échafaudage de madriers et de piques aux lames acérées.

Le jeu consistait à franchir un étroit passage hérissé de lames d'acier, les lames frôlant les chairs sous les cris délirants des *zapateros* massés autour des échafaudages.

Lecomte vit passer trois cavaliers au triple galop, puis tourna la tête. Depuis un instant, il ne cessait de surveiller l'habitation de Felipe Diaz. Une lumière brillait à la fenêtre et la silhouette du jeune garçon était apparue une ou deux fois dans le rectangle lumineux.

Il acheva d'engloutir la tranche de viande qu'on lui avait offerte, puis regarda Dolores assise à côté de lui. La jeune femme semblait avoir deviné

le fond de sa pensée.

— C'est ce gosse qui te tracasse, n'est-ce pas ?

— Oui, il faut absolument que je puisse avoir une conversation avec lui. Je veux qu'il sache que mon intention est de le tirer de là.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Je n'en sais rien encore, mais je trouverai bien un moyen de l'arracher à ce guêpier. Notre Zapata me fait peur, c'est un fou... oui, un fou dangereux, *querida*.

— Il arrive à Felipe de sortir quelquefois de chez lui ; je l'ai aperçu tantôt ; il est surveillé, bien sûr, mais il jouit quand même de certaines libertés dans le camp... et je pense que nous devrions...

— Doucement.

Brusquement, la main de Lecomte s'était serrée sur le bras de Dolores. Fendant les groupes de danseurs qui évoluaient devant un brasier, Rafael Mendez venait d'apparaître, un petit sourire ironique au coin des lèvres.

Il avançait, les manches de sa chemise retroussées. Délibérément, il se dirigea vers Dolores, sans se préoccuper de la présence de KB-09.

— Viens danser, dit-il. Allons, viens, je veux danser avec toi, ma beauté.

Dolores se crispa sans broncher d'un pouce.

— Moi, je n'en ai pas envie, *señor*, riposta-t-elle, vraiment pas...

Une ombre passa sur le visage de Mendez. Du pouce, il désigna Lecomte.

— C'est lui qui t'en empêche ? Allons, lève-toi avant que je ne me fâche.

— La *señorita* refuse de danser, articula Lecomte, je crois que c'est clair.

— Ah, tu crois ça.

Mendez, cette fois, fit face à Lecomte. En lui, la rancune semblait toujours aussi vivace.

— Et moi, je te dis qu'elle va danser... et danser tant que ça me plaira.

Il se baissa, agrippa la jeune femme par une épaule et la souleva brutalement. Mais Lecomte se dressa d'un bond et écarta Dolores avant même que Mendez ait pu intervenir.

D'un coup, le silence s'était fait autour du feu de camp. Les guitares s'étaient tues et les danseurs reculaient, faisant le cercle autour des deux hommes.

— J'ai un petit compte à régler avec toi, articula Mendez. Et ça va être vite fait.

Il fit un geste et immédiatement deux couteaux de combat furent jetés au milieu du cercle. D'un bond rapide, Mendez sauta sur le sien et du pied envoya l'autre à KB-09.

— Nous allons voir si tu es aussi à l'aise avec un couteau qu'avec un porte-plume, *gringo*, envoya-t-il avec un petit rire ironique.

Dans la foule des *zapateros*, une immense clameur s'éleva tandis que Lecomte prenait position face à Mendez. Ramassé sur lui-même et les sens en alerte, il sentait resurgir en lui cet instinct animal hérité depuis l'aube des temps et qu'un long entraînement dans les services de la C.I.A. avait su adapter à ses réflexes les plus foudroyants.

Mais il avait rapidement jaugé son adversaire.

Mendez devait lui aussi posséder une très grande science de ce genre de combats. Il cherchait le point faible et prenait tout son temps.

Pendant un moment, les deux hommes tournent, face à face, comme deux lutteurs sur le ring, puis Mendez attaque brusquement, la lame à l'horizontale.

Lecomte évite d'un bond sur le côté, se rétablit et attaque de trois quarts. Sa lame frôle l'épaule de Mendez, lequel se rejette en arrière et revient à la charge en sabrant à hauteur de la gorge. Mais il a manqué de précision, son « coup-tranchant » a cisailé le vide.

KB-09 revient à la charge en visant au ventre et Mendez évite le coup in extremis, avec une adresse diabolique. C'est un rapide, mais aussi un petit vicieux. Il part en porte à faux au moment où KB-09 se jette sur lui et y va d'un croc-en-jambe style karaté.

Désarçonné, perdant l'équilibre, Lecomte bascule et s'en va mordre la poussière trois mètres plus loin.

Il se renverse sur le dos alors que Mendez est déjà sur lui, la lame haute, prêt à frapper. Dans un réflexe puissant, KB-09 boule sur lui-même et la lame frappe le sol à quelques centimètres à peine de sa poitrine. Il se redresse alors qu'un cri immense monte de la foule surexcitée.

Sa jambe part à l'horizontale et percute le bas ventre de Mendez. Celui-ci, stoppé net, pousse un cri de douleur et recule dans l'attitude d'une bête malade. Il essaie néanmoins d'échapper à l'assaut brutal, mais Lecomte est déjà sur lui de toute sa masse.

— *Paren !* (Arrêtez). *Paren !* je vous dis. Ça suffit comme ça.

Il n'en fallait pas davantage pour rompre le cercle et calmer l'excitation générale.

Zapata II venait d'apparaître, un pistolet énorme dans sa main. Il se tenait au milieu de la lice, le visage grimaçant et les jambes molles. Il était ivre, c'était visible, et l'alcool ne faisait que le rendre plus dangereux encore.

Il s'avança lourdement vers Mendez et le poussa du canon de son arme.

— Je ne veux pas de ça, tu entends ? grogna-t-il. Je suis le seul ici à décider de la vie de cet homme, et aussi de la tienne. Alors ne m'oblige pas à te passer une corde autour du cou, Rafael. Ne m'oblige pas. C'est le dernier avertissement.

Il se tourna vers Lecomte.

— Et toi aussi. Ici, on ne se bat pas pour une femme. Pour nous, les femelles n'ont aucune valeur, à part les joies qu'elles nous procurent dans le plumard. Est-ce que tu comprends ça, *gringo* ?

Il se mit à rire tout à coup. Il rengaina son arme et leva les bras vers la foule.

— Ceux qui veulent se battre auront d'ailleurs une excellente occasion pour cela. Et dès demain matin. Si, *amigos*, car j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. *Silencio*, écoutez-moi tous ! Demain matin à 9 heures, nous attaquerons le train qui vient de Tampico. Pas de quartier, *hombres*, je veux que vous me vidiez chaque wagon de fond en comble, et je veux aussi qu'on se souvienne de nous... *zapateros* avec moi... *Zapateros por la revolucion. Viva los zapateros... Arriba... Arriba... Zapateros !*

Une immense clameur s'éleva de l'esplanade. Faisant écho à Zapata, des centaines, des milliers de voix scandaient et rythmaient les slogans dans la fièvre et l'excitation.

— Et que la fête continue ! Dansez et buvez, *zapateros*, cette nuit est à vous.

Zapata II s'empara d'une fiasque de vin qui lui était offerte et la vida à moitié, puis se tourna vers KB-09. Son état de soulographie était tel qu'il tenait à peine sur ses jambes.

— Je veux que tu assistes à cette attaque du train, dit-il, tu auras de quoi écrire un très bel article, *señor* journaliste, peut-être le meilleur que tu aies jamais écrit.

— Je me pose pourtant une question.

— Laquelle ?

— Je me demande à quoi me sert d'écrire des articles s'ils ne doivent jamais paraître.

— Nous verrons cela plus tard. Pour l’instant, tu écris et tu n’en demandes pas plus.

— Sauf peut-être que j’aimerais bien savoir les raisons qui te poussent à attaquer ce train.

Zapata acheva de vider la fiasque de vin. Il la balança dans la poussière, puis se laissa choir lourdement sur une caisse. Il avait un mal fou à tenir les yeux ouverts.

— Souviens-toi de ce que je t’ai dit au sujet des pesos, répondit-il entre deux hoquets. Y a plus d’or dans les caisses. Alors, avec le train, j’ai trouvé un bon moyen pour me procurer de l’or.

— Un chargement d’or, c’est ça ?

— Non, mieux que ça, *gringo*, (il se mit à rire) demain tu comprendras ma petite idée. Tu verras, avec ce coup-là, j’aurai de quoi me payer quelques milliards de faux pesos, tu entends ? De quoi envahir tout le pays.

Il se tut, puis reprit, la langue pâteuse :

— Tu vois, il y a un an, j’ai commencé avec seulement quelques millions de pesos... Parce que je me méfiais... *Si... si*, je me méfie toujours des gens que je ne connais pas... et ce *gringo*-là ne me disait rien qui vaille... vraiment rien... si bien que j’étais prêt à lui balancer du plomb dans le ventre. J’aimais pas ce type-là... je ne sais pas pourquoi, mais je ne l’aimais pas.

— De qui parles-tu ?

— Qu’est-ce que ça peut bien te faire ?

Négligemment, KB-09 s’empara d’une autre fiasque de vin qui traînait sur une caisse à l’endroit même où se tenaient les joueurs de guitare quelques instants plus tôt. Il fit mine de boire puis la tendit à Zapata lequel acheva de la vider d’un trait. La fiasque tremblait dans sa main, le vin lui coulant de la bouche, ruisselant le long de ses moustaches. Il était déjà au bord de l’inconscience, et Lecomte avait bien l’intention de profiter de l’occasion.

— Qui était cet homme ? redemanda-t-il en s’asseyant à côté de Zapata.

Le chef des rebelles parut faire un effort immense pour soulever les paupières.

— L’homme le plus antipathique qui soit au monde, *amigo*, *si... si...* et gras *como un puerco*. Il arrivait de San Antonio, au Texas... *si... si...* et c’était la première fois que je le voyais.

— Et il s’appelait comment, ce *puerco* ?

— Jekyll... Lester Jekyll, le grand Jekyll de San Antonio. Un photographe minable qui n'a jamais réussi à faire un bon portrait de moi. Et tu vois... je... je vais te dire...

Zapata s'essuya le front, puis releva les yeux sur KB-09.

— Hé, grogna-t-il soudain, qu'est-ce que je raconte, moi ? Qu'est-ce que je viens de dire, hein ? Qu'est-ce que je viens de dire ?

Lecomte se leva tout en lui tapotant l'épaule.

— Mais rien... des choses... Allons, je crois que nous avons assez bavardé comme ça... *Buenos noches*.

— *Si... si... buenas noches...* Je t'ai assez vu comme ça... Allez ouste, décampe de là... Je ne veux plus te voir.

Lecomte n'insista pas et se retira. Il venait d'en apprendre bien plus qu'il n'en avait espéré depuis son arrivée au camp. Zapata II avait lâché le nom de Lester Jekyll, un photographe de San Antonio, et cet homme était assurément l'un des chefs de la mystérieuse organisation américaine spécialisée dans la fausse monnaie. Ainsi, le nœud de l'affaire se situait à San Antonio, au Texas, ville à partir de laquelle s'organisait l'inflation monétaire de la république mexicaine.

KB-09 avait rapidement jugé de la situation. Zapata II n'était qu'un révolutionnaire comme tant d'autres, plein de zèle et d'ardeur, bien sûr, mais certainement incapable d'avoir imaginé lui-même cette guerre monétaire pouvant précipiter le Mexique à sa perte.

On s'était servi de lui en lui collant dans les pattes le fameux Jekyll ; l'or exigé par les feux monnayeurs n'étant qu'un aspect de la question, afin de « régulariser » le marché. Et rien de plus !

Mais quel était le but *réel* de ces gens ? Quelles secrètes intentions nourrissaient-ils en provoquant la ruine de la nation mexicaine ?

Devait-on également les rendre responsables de l'enlèvement de Felipe Diaz ? Espéraient-ils vraiment que Zapata se déciderait à lâcher une bombe atomique dans le cas où le gouvernement rejetterait son ultimatum ?

Lecomte en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut Dolores. La jeune femme s'était approchée de lui après avoir jeté un rapide regard autour

d'elle.

— Je viens d'avoir une conversation avec Felipe, lui annonça-t-elle.

Lecomte eut un froncement de sourcils.

— Tu as réussi à l'approcher ?

— Il est sorti il y a un instant, alors que Zapata haranguait la foule. J'ai pu arriver jusqu'à lui, sans que personne ne me remarque. Je lui ai parlé, je lui ai dit que nous étions des amis, que nous...

— Où est-il ?

— Viens, je vais te conduire.

Elle l'entraîna sur l'esplanade où régnait maintenant le désordre le plus complet. Gagnés par l'ivresse collective, les *zapateros* chantaient, dansaient, hurlaient ; des femmes à demi nues, frappées d'hystérie, se débattaient au sol, maintenues par des poignes solides.

D'autres dansaient au rythme d'une musique agressive, accompagnées par le martèlement des pieds et les claquements des mains.

C'était l'orgie, la débauche, la grande débauche qui faisait renaître les vieux rites du tantrisme, d'Éleusis, du Veau gras, du Sabbat, l'orgie dans le bruit, le désordre, l'alcool et l'amour.

Profitant de la confusion générale, Lecomte et Dolores se faufilèrent parmi les groupes et atteignirent bientôt l'habitation réservée à Felipe Diaz.

Le jeune garçon se trouvait non loin de là, et Dolores le repéra sans difficulté. Il se tenait devant l'échafaudage de madriers et de piques ayant servi aux cavaliers pour leur exhibition nocturne.

C'était un jeune garçon d'une vingtaine d'années, au visage long et maigre barré par de grosses lunettes d'écaille.

Il devait être plongé dans ses rêveries car il eut un léger sursaut en voyant apparaître Lecomte et Dolores, mais cette dernière se chargea vite de le rassurer.

— Voilà le *señor* dont je vous ai parlé, dit-elle en désignant KB-09. Je vous en prie, Felipe, il faut lui faire confiance.

— Je suis très honoré, *señor*, murmura le jeune homme d'une voix triste, mais que pouvez-vous faire pour moi ? Je me le demande.

Lecomte s'avança.

— Je trouverai bien un moyen de vous emmener. Vous êtes trop dangereux, mon garçon, vous ne pouvez pas rester ici. C'est impossible.

— Ils ont des guetteurs partout, ils nous tueront dès que nous essaierons de franchir les limites du camp.

— Ils vous tueront de toute façon dès que vous aurez cessé de leur être utile. Où en êtes-vous ?

Felipe eut un pâle sourire, ponctué d'un haussement d'épaules.

— Je fais tout ce que je peux pour retarder les travaux, je recommence chaque jour ce que j'ai déjà fait la veille. J'essaie de gagner du temps, un peu à la manière de Pénélope, si vous voyez ce que je veux dire, mais ils commencent à s'impatienter. D'ici deux à trois jours, je serai bien obligé d'en terminer avec le détonateur.

— Si je comprends bien, la bombe est déjà pratiquement terminée ?

— Il reste à mettre en place les charges critiques.

— Qui vous a procuré l'uranium 238 ?

— La livraison a été faite le lendemain de mon arrivée. Par avion, *señor*.

— D'où vient cet uranium ? Qui l'a apporté ?

— Je l'ignore. Je ne puis rien vous dire à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est que les personnes chargées de ces livraisons étaient des *Americanos*. Ils parlaient très mal l'espagnol.

Voilà qui confirmait une fois de plus les convictions de KB-09. Toute cette affaire était bien téléguidée par l'organisation clandestine américaine établie au Texas, les *zapateros* n'étant que les hommes de main de l'organisation.

Lecomte eut un hochement de tête.

— Il reste le moyen de larguer la bombe, reprit-il. De quelle façon ?

— Il n'y en a pas trente-six, *señor*... Avec un avion.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il faut un appareil parfaitement équipé. Comment espèrent-ils se le procurer ?

— Mais... (Felipe tourna la tête en direction des masses rocheuses bordant l'esplanade). Mais cet avion est déjà là, camouflé sous une bâche à l'extrême limite du camp. Ils ont tout prévu, *señor*.

Une onde glacée parcourut Lecomte de la tête aux pieds. Bon Dieu, il ne s'était vraiment pas douté de ça. En somme, maintenant, tout reposait sur le détonateur que Felipe Diaz fabriquait et refabriquait de ses mains, mais cette situation pénélopéenne ne pouvait pas durer éternellement et il arriverait bien un moment où le jeune garçon finirait par user sa corde ! On l'avait roué de coups à plusieurs reprises et les menaces dont il était l'objet finiraient bien par avoir raison de lui.

— Essayez de durer le plus longtemps possible, conseilla Lecomte, laissez-moi le temps de trouver une idée... Je vous promets de vous tirer de

là.

— Que Dieu vous entende, *señor*...

Lecomte serra le bras de Felipe, puis sans un mot de plus entraîna Dolores.

Sur l'esplanade, l'orgie continuait de plus belle, dans l'éclairage des feux de camp.

« *Olé... zapateros...*

« *Zapateros por la revolucion...*

« *Arriba zapateros...* »

Ajoutant à la fièvre collective, les cris montaient en longues vagues sonores...

CHAPITRE XIII

Le petit train venant de Tampico roulait dans le désert tout inondé de soleil.

Une dizaine de wagons tout au plus, tirés par une vieille motrice à vapeur qui crachait sa fumée dans le ciel clair et limpide. Le chauffeur et le mécanicien surveillaient le bon fonctionnement des manomètres et des indicateurs de pression, réduisant la vitesse à l'approche d'une longue courbe jetée comme un arc éblouissant au milieu de la rocaille et de la longue étendue de sable rouge.

Avec leurs grosses lunettes collées aux yeux et leur visage noirci par la poussière de charbon, ils avaient un air effrayant et pitoyable à la fois, sans parler de la sueur qui ruisselait sur cette pâte noire au point de les rendre méconnaissables.

La chaleur était atroce et une vague brûlante déferlait sur les deux hommes à chaque ouverture du foyer. Les pains d'anthracite tombaient à coups de pelletées dans le brasier porté à l'incandescence en même temps que la vapeur sifflait à travers les soupapes de sécurité.

Le mécanicien se pencha et regarda la longue courbe formée par les rails étincelants. On approchait du pont de Monteraña et il devait encore réduire la vitesse. C'était un grand pont de bois jeté sur un cañon au fond duquel coulaient les eaux tumultueuses du rio Monteraña.

C'est ainsi que le pont apparut à la fin de la courbe et que le mécanicien, une fois de plus, réduisit la vapeur.

Mais alors qu'on sortait de la courbe, il aperçut tout à coup les lourds madriers de bois entassés sur la voie ferrée.

Il eut un juron tandis que sa main, brusquement, se portait vers les manettes de pression.

— Manolo, s'écria-t-il... *Mira !* (Regarde !)

Le chauffeur à son tour se pencha et repéra l'obstacle d'un rapide coup d'œil.

— *Dios santo !*

Sous le renversement brutal de la vapeur, les roues de la locomotive se bloquèrent. Le frottement fit hurler les rails et la masse tout entière du monstre métallique, emportée par l'élan, continua sa glissade dans un bruit d'enfer.

Enfin le train stoppa lourdement à quelques mètres à peine des madriers tandis que les soldats assurant la protection du convoi sautaient au sol fusil en main.

Ce n'était pas pour rien qu'on les avait placés sur les plates-formes des wagons, cette région de la Sierra Madre étant infestée de *zapateros*. Et cet obstacle dressé sur la voie ferrée suffisait pour les mettre en état d'alerte.

Mais à peine avaient-ils sauté sur le remblai qu'une fusillade nourrie éclata de toute part. Dissimulés derrière les rochers, les *guerilleros* attaquaient en masse.

Surpris par cette attaque imprévue, des soldats tombèrent, frappés en plein élan et avant même d'avoir eu le temps de faire usage de leurs armes.

Sur les hauteurs, et dirigeant les opérations, Zapata II excitait ses hommes de la voix. Pour lui, tout devait se passer rapidement et l'encerclement du convoi avait été minutieusement préparé.

Il se tourna vers Gérard Lecomte qui se tenait à côté de lui et lui indiqua le train.

— Regarde, confia-t-il le sourire aux lèvres, et note bien ce qui se passe, je veux que tu poudes un bon article là-dessus. Les gens du gouvernement vont apprendre à me connaître, *señor* journaliste.

Il leva le bras et une nouvelle vague de *zapateros* déferla en direction du convoi en hurlant des cris de victoire.

À présent, l'affrontement était sans pitié, les soldats ripostaient, des hommes tombaient de part et d'autre, les armes crépitaient avec une violence inouïe.

Trois soldats, juchés sur la plate-forme d'un wagon, résistaient encore, mais ils s'abattirent l'un après l'autre pour aller s'écraser sur le remblai, telles des marionnettes privées de fils.

C'était le massacre, et KB-09 dut faire un violent effort sur lui-même pour conserver tout son calme. Tout cela était atroce et révoltant et un instant son regard d'acier se fixa sur Zapata II. Cet homme lui apparaissait comme un fou dangereux, cynique, impitoyable et capable de tuer uniquement pour le plaisir.

— Tu vois, disait-il, plus de soldats... Tous morts ! Une belle victoire, n'est-ce pas ?

Il se redressa et lentement se dirigea vers le train, ses deux gros pistolets lui battant les cuisses à chaque pas.

Déjà ses hommes se chargeaient de faire évacuer les wagons et sous la menace des armes, les voyageurs affolés se groupaient en bordure de la voie. Ils étaient au nombre d'une centaine environ.

Pendant ce temps, d'autres *zapateros* se chargeaient de piller les wagons de marchandises.

— Vous n'allez tout de même pas les massacrer ? intervint Lecomte en désignant les voyageurs.

Le métis se mit à rire.

— Tu vas comprendre mon idée. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Il me faut de l'or, et je vais certainement en obtenir bien plus qu'il ne m'en faut.

Il fit un rapide calcul tout en dénombrant les voyageurs puis tranquillement se porta vers la locomotive devant laquelle se tenaient, sous la menace des fusils, le mécanicien, le chauffeur et le chef de train que l'on venait d'amener.

— *Saludos, amigos*, claqua-t-il de sa grosse voix, dites bien, quand vous arriverez à destination, que tout cela est l'œuvre de Zapata II. Voilà ma révolution, *amigos*... Celle du peuple !

Il se tourna alors vers l'un de ses lieutenants puis indiqua le groupe de voyageurs.

— Une cinquantaine suffira. Qu'on libère les autres, qu'ils remontent dans les wagons !

Il attendit que l'ordre soit exécuté, puis sortit de sa poche une grande enveloppe cachetée qu'il tendit au chef du train.

— Cette lettre est adressée au gouvernement, dit-il, remettez-la aux autorités militaires dès que vous serez arrivés à destination. Les cinquante

otages que je vais emmener représentent un milliard de pesos-or. À peine vingt millions par tête, vous voyez, je suis un homme raisonnable.

Il se mit à rire.

— Toutes les indications sont données dans cette lettre pour que l'argent me soit remis dans les plus brefs délais... c'est-à-dire quarante-huit heures. Passé ce délai, eh bien, je ferai fusiller un otage toutes les quatre heures. Je ne plaisante pas, *señor*... et vous pourrez vous-même en apporter une preuve.

Il donna un ordre rapide, des *guerilleros* sortirent deux hommes au hasard parmi les voyageurs réunis devant le remblai, les entraînaient un peu à l'écart et les mirent aussitôt en joue.

Des cris de supplication s'élevèrent, rapidement noyés par le fracas de la poudre. Les deux hommes tombèrent, le corps criblé de balles, et s'abattirent dans la poussière.

Zapata II se retourna, un petit sourire au coin des lèvres. Il se tenait campé devant le chef de train qui tremblait de tous ses membres.

— Et voilà, formula-t-il. Alors, dites-leur bien que je ne plaisante pas. Un homme toutes les quatre heures si je n'obtiens pas ce que je veux. *Comprendido ?* Allez, maintenant grimpez là-dedans et filez. On va dégager la voie.

Les madriers furent enlevés rapidement, le chauffeur et le mécanicien reprirent leur poste sans demander leur reste et, l'instant d'après, le train démarrait lourdement.

Le sifflet de la locomotive déchira l'air et le convoi fila, prenant de la vitesse. On le vit s'engager sur le pont de bois et disparaître sur l'autre versant, dans un épais nuage de fumée.

Déjà les *guerilleros* avaient entassé sur des mules les marchandises diverses provenant du pillage des wagons et rassemblé les prisonniers dans des jeeps qui démarraient précipitamment.

— *Vamos !* hurla Zapata en sautant en selle. *Vamos, zapateros... zapateros por la revolucion !*

CHAPITRE XIV

Vers le milieu de l'après-midi, la chaleur était devenue atroce. Dans les appartements particuliers de Zapata II régnait une atmosphère lourde, suffocante. La chaleur semblait filtrer à travers les murs du fortin comme à travers un four de boulanger.

C'était intenable. Gérard Lecomte, la chemise imprégnée de sueur, continuait à écrire sous le regard intéressé de Zapata II. De temps à autre, ce dernier intervenait pour une annotation, pour un détail qu'il désirait mettre en valeur, mais l'inquiétude mêlée à un certain embarras du *señor* journaliste ne lui avait pas échappé. Il prit une bouteille de scotch, s'en envoya une bonne lampée puis secoua la tête.

— *Si... si...* je sais ce que tu penses, déclara-t-il au bout d'un instant. Pour toi, ce n'est pas du travail, hein ? Tu as l'impression d'écrire dans le vent. Eh bien, tu vois, je viens de prendre une décision. Il faut que ces articles paraissent, et le plus vite possible. Il nous faut maintenant frapper un grand coup.

Il écarta ses deux grandes mains comme un pasteur en plein sermon.

— Avec l'attaque du train, je vais jeter la panique dans tout le pays, on va enfin savoir qui je suis. Alors, je veux que les journaux publient ces informations, je veux que l'on sache bien que je suis le plus grand révolutionnaire que le Mexique ait jamais connu. Je veux entrer dans l'histoire de ce pays comme mon grand-père et comme Pancho Villa... Je veux...

Il s'interrompit brusquement pour essuyer la sueur qui lui collait au visage puis reprit avec un plissement de paupières :

— Selon toi, qui pourrait se charger de la diffusion de ces articles ?

— Franchement, je suis capable de m'en tirer tout seul, répondit KB-09.

— Si, à condition que je te permette de quitter le camp, *yo comprendo*, mais... (il se frotta la bouche)... mais je n'ai encore rien décidé à ce sujet. Et puis, j'aurai sans doute encore besoin de toi. As-tu à te plaindre de quoi que ce soit ?

— Écoute, Zapata, il faut quand même que tu comprennes une chose.

— Je ne veux rien entendre. J'ai simplement posé une question. Qui peut se charger de tes papiers ? Tu dois connaître quelqu'un à Mexico ?

Lecomte allait répondre lorsque le *guerillero* en faction devant la porte entra brusquement.

— Une femme demande à te parler, Zapata, annonça-t-il.

— Une femme ?

— Elle fait partie des otages. Elle insiste pour que tu la reçoives immédiatement. Elle affirme que c'est très important.

Le chef des rebelles eut un grognement puis secoua la tête.

— *Momentito*, jeta-t-il à l'adresse de Lecomte.

Il eut un autre grognement avant d'ajouter :

— C'est bon, qu'elle entre !

Une femme arriva sur un signe du *guerillero*. Elle était souple et fine, avec une coiffure lisse et brillante, un casque de cheveux blonds, luisants, encadrant un visage triste et amer, mais doux.

— Vous désiriez me voir, hein ? lança Zapata, eh bien, je vous écoute.

La jeune femme s'avança.

— Je suis M^{me} Kreuder, dit-elle, Erma Kreuder. C'est au sujet de mon mari que j'aimerais vous parler. Mon mari est un grand malade et cette situation pénible dans laquelle vous nous placez peut avoir de très graves conséquences pour lui. Il...

Elle s'interrompit un instant devant l'attitude froide, impassible, de Zapata, posa un regard sur Lecomte comme si elle espérait un hypothétique secours de sa part, puis :

— Mon mari a le cœur très fatigué, reprit-elle. Il ne supportera pas de rester privé de soins. Nous sommes cinquante dans un local surchauffé et trop exigü. C'est atroce... Je vous supplie de faire quelque chose pour lui.

Zapata prit une bouteille qui traînait sur la table, avala une gorgée puis haussa les épaules.

— Cela ne va pas durer éternellement. Et je le souhaite autant pour vous que pour moi.

— Vous ignorez qui est mon mari, *señor*. Il s'agit du professeur Hans Kreuder, une ancienne jeune gloire du Troisième Reich. Mais l'âge ne lui a rien enlevé, il est resté un homme de très grande valeur.

Zapata se gratta le front.

— Ah si, *yo comprendo*, dit-il avec une grimace. Un réfugié politique, n'est-ce pas ?

— Nous étions établis au Venezuela. Mon mari s'est en effet réfugié en Amérique du Sud après la guerre. On l'accusait d'avoir soutenu le parti nazi et d'avoir fait certaines expériences d'irradiation cellulaire sur les prisonniers des camps de concentration, mais il n'en est rien. Hans est un scientifique et rien de plus. D'ailleurs, le mandat d'extradition lancé par les diverses commissions n'a jamais porté ses fruits. Il n'y a jamais eu d'accusations précises et les autorités vénézuéliennes nous ont toujours assurés de leur entière protection.

— Alors, pour quelles raisons avez-vous quitté le Venezuela ? demanda Zapata avec agacement. Hein ? Pourquoi ?

— Eh bien, parce que cette affaire avait fini par créer un mauvais climat autour de nous. Nous avons décidé de gagner Mexico, d'abord parce que mon mari savait y trouver d'anciens camarades allemands, et ensuite parce qu'il avait la possibilité d'être soigné par le plus grand spécialiste des maladies cardiaques : le professeur Emilio Hernandez. Voilà, *señor*, maintenant vous savez tout.

— Bah, votre mari est médecin, pour quelle raison ne se soigne-t-il pas lui-même ?

— Médecin ? Mais non, Hans n'est pas médecin. Hans est un expert en balistique. Il a travaillé pendant la guerre aux côtés de Werner von Braun pour la réalisation des V1 et des V2. Et, au moment de l'invasion alliée, il travaillait secrètement sur la réalisation des futures armes nucléaires.

Un instant, le regard de Zapata se vrilla dans celui de la jeune femme.

— Nucléaire ? répéta-t-il... Vous voulez dire... euh... bombe atomique ?

— C'est cela... Si la guerre avait seulement duré un an de plus...

— Taisez-vous. Ce que vous venez de dire me suffit amplement, *señora*.

D'un coup, Zapata II semblait gagné par une vive excitation, et Lecomte en devina parfaitement les motifs. Un expert en balistique et un spécialiste des armes nucléaires ! Oui, décidément, avec ce professeur allemand, Zapata II ne pouvait que profiter de l'occasion. Et c'est bien ce qui le décida à brusquer les choses.

Il appela le *guerillero* qui se tenait dans le couloir et lui ordonna de lui amener sur-le-champ le professeur Hans Kreuder.

L'ordre immédiatement exécuté, le savant allemand fit son apparition dans la pièce quelques instants plus tard. C'était un homme de près de soixante-dix ans, maigre, chétif, à la peau rougie de soleil pareille à celle d'un goret.

Il avait un air hautain et l'on retrouvait dans son regard l'empreinte dure et glaciale de la vieille aristocratie allemande.

— Ne voyez dans cette démarche, formula-t-il, que la seule initiative de ma femme. Personnellement, je ne réclame rien de vous, *señor*... et, si vous le permettez, je...

— C'est moi qui décide, trancha le métis. Il se trouve en effet que je viens d'apprendre beaucoup de choses à votre sujet, et cela grâce à votre femme, professeur Kreuder. Je vais donner immédiatement des ordres pour que vous soyez écarté des autres prisonniers... et je vais même veiller à ce que vous soyez traité dans de meilleures conditions, mais je tiens à ce que vous sachiez que je ne donne rien pour rien.

— Curieux propos... Qu'attendez-vous de moi, *señor* ?

— Vous allez le savoir dans un instant. Il y a ici une jeune personne qui a certainement besoin de votre précieux concours, professeur.

— Je ne comprends pas.

Zapata le négligea pour se tourner vers l'homme qui venait d'entrer en coup de vent. C'était un de ses lieutenants, un grand diable à la tête rasée comme un œuf. Un sourire énorme fendait son visage couvert de cicatrices.

— Honneur à toi, Zapata, clama-t-il fiévreusement. Nous venons de recevoir la réponse du gouvernement. Le message a été transmis à notre relais de Camateca. On vient de nous en aviser par radio. Un délégué du gouvernement apportera l'argent, demain à midi, à l'endroit convenu.

Le même sourire hilare apparut sur les lèvres de Zapata II. Décidément, les choses allaient plus vite qu'il ne l'aurait pensé. Il fit claquer ses doigts tout en poussant un cri de victoire.

— Ah, ils n'ont pas perdu de temps, s'écria-t-il. Voilà une bonne nouvelle, *señores*. Si, une très bonne nouvelle.

— Mais alors, intervint Hans Kreuder, demain vous allez nous libérer ?

— Je n'en ai pas encore terminé avec vous. Restez tranquille, ça ne fait que commencer, professeur.

— Mais...

— *Silencio* ! envoya Zapata en lui tournant le dos.

Son regard s'était porté sur KB-09.

— Tu vois, reprit-il sur un autre ton, c'est le moment de profiter de la situation. Il faut que les journaux parlent de moi. Alors, maintenant, réponds à la question que je t'ai posée. Qui peut se charger de ces articles ?

Lecomte avait eu le temps de fignoler sa petite idée. Il secoua la tête le plus naturellement du monde.

— Facile, répondit-il. Un de mes collègues, un nommé Dan Foster. Ce type-là est en relation avec tous les journaux du Mexique et même du monde entier. C'est l'homme qu'il nous faut. Je n'en vois pas d'autres.

— Où peut-on le joindre ?

— Au « *Faro de Mexico* », à Monterrey, 214, avenida Rostando.

— *Muy bien*, je vais dès ce soir envoyer quelqu'un qui se chargera de lui remettre tes articles. Tout est prêt ?

— Simplement quelques légères modifications à apporter, écrire aussi une lettre à mon ami Foster.

— Une lettre ? Pourquoi une lettre ?

— Dame, il faut bien qu'il sache que cela vient de moi. N'importe quel plaisantin pourrait écrire n'importe quoi sur toi, Zapata.

— *Si, si, yo comprendo...* Bueno, cette lettre, tu vas l'écrire tout de suite.

Il indiqua sa table de travail, Lecomte s'installa et prit une feuille de papier.

Il lui fallait trouver le moyen d'alerter Foster et il se mit à gamberger à la vitesse de la lumière.

Pas question de lui parler de la bombe, car il ne voyait pas pour l'instant l'utilité de créer la panique d'un bout à l'autre du Mexique.

Il avait donc tout le temps d'y réfléchir et puis, si la bombe devait péter quelque part, personne hélas ne pourrait l'empêcher, même pas Foster.

Non, ce qui importait tout d'abord, c'était de coincer l'organisation clandestine installée au Texas, et le renseignement qu'il avait obtenu de

Zapata, la veille au soir, sous l'effet de l'alcool, devait être communiqué d'urgence.

Mais encore fallait-il que Foster puisse comprendre ce qu'il attendait de lui. Il donna un instant l'impression de chercher ses mots, puis rédigea la lettre en quelques phrases rapides. Dès qu'il eut terminé, Zapata prit le papier dans ses mains et le lut attentivement.

Il releva sur KB-09 un regard méfiant, scrutateur. Une phrase l'intriguait : « *Je vous demande de composer cet article en corps aster 10, avec justification 10, se référer à la première page, pour discontinuité du texte majeur.* » Suivait une banale formule de politesse.

— Hé, qu'est-ce que ça veut dire, ça, *corps aster 10* ? demanda-t-il en se grattant le front.

Lecomte eut un mouvement d'épaules.

— Un terme journalistique. C'est pour le calibrage des caractères d'imprimerie, et la *justification* s'applique à la largeur des colonnes.

— *Ah, si, yo comprendo* et la... *discontinuité du texte majeur* ?

— Toujours le même langage, c'est pour le cadrage et les diverses séparations dans le texte.

— On ne peut vraiment pas dire autre chose ?

— Bien sûr, soupira Lecomte, mais si les linos ne comprennent pas, on risque de cisailler dans le texte.

— À aucun prix ! Je veux que ça paraisse intégralement.

— Alors, laisse-moi faire mon travail et ne t'en mêle pas. Okay ?

Piqué au vif, Zapata II préféra ne pas insister. Il se retourna vers Kreuder et sa femme dont les visages, maintenant, restaient empreints d'une profonde inquiétude.

— Nous sommes libres, n'est-ce pas ? demanda le savant qui ne comprenait toujours rien à l'attitude de Zapata.

Mais ce dernier se chargea bien vite de le détromper. Il se mit à rire.

— Pas question, lança-t-il, vous m'êtes trop précieux. Je vous garde.

— Mais enfin, pour quelle raison ?

— Votre femme a décidément eu la langue trop longue, professeur. Elle aurait mieux fait de se taire, du moins en ce qui vous concerne. Allons, suivez-moi, je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.

Il fit un signe, entraîna le couple, puis se retourna sur le pas de la porte. Sa grosse main se tendit vers KB-09.

— Que tout soit terminé quand je reviendrai, lança-t-il. Un courrier partira ce soir pour Monterrey. Je veux du bon travail, *señor* journaliste, toujours du bon travail.

La porte claqua et Lecomte, le sourire aux lèvres, s'empara de son stylo. Maintenant, c'était à lui de jouer...

OceanofPDF.com

CHAPITRE XV

À 24 heures de là, un homme, assis derrière sa table de travail encombrée de papiers et de téléphones s'arrachait les cheveux.

Et cet homme n'était autre que Dan Foster.

Depuis déjà plus d'une heure, il restait penché sur les papiers qu'on lui avait apportés.

L'enveloppe déposée à la réception par un inconnu ne portait que son nom, hâtivement griffonné. Rien de plus. Et pourtant, les documents étaient signés Gérard Lecomte, de même que la lettre agrafée à la première page de l'article.

Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? Un reportage inédit, certes, sur le mouvement révolutionnaire dirigé par Zapata II, ce qui indiquait que KB-09 avait réussi à s'infiltrer parmi les *zapateros* de la Sierra Madre, mais quel pouvait bien être le sens de cette lettre bourrée de termes franchement incompréhensibles ?

Pour la centième fois, Dan Foster relut la dernière phrase de la lettre :

« Je vous demande de faire paraître cet article en corps aster 10, avec justification 10 : se référer à la première page pour discontinuité du texte majeur... »

Dan Foster se leva, alluma une cigarette, et se mit à arpenter le bureau de long en large.

Que pouvait bien signifier cette phrase ? Corps aster... justification, bien sûr, tous ces mots étaient des termes journalistiques, mais pourquoi cette répétition du chiffre 10 ? Et quelle avait été l'intention de Lecomte en lui demandant de se *référer* à la première page du texte ?

Il y avait une astuce quelque part, bien entendu, et Foster revint lentement à sa table de travail. Une fois encore, il parcourut la première page de l'article et trouva le texte prodigieusement idiot.

Il le relut une nouvelle fois :

« Alerter les foules, les armer selon la méthode des Colonels, est une affaire révolue si l'on veut espérer pour le bien du peuple une révolution qui bouleversera l'histoire. Il faut donc que le peuple se dégage des faux espoirs et des tromperies suscitées par l'orgueil et les pesos, et cela afin que le peuple devienne le grand responsable d'une condition humaine digne d'une société parfaitement établie. Une révolution des masses met toujours en cause les cent classes qui composent une humanité selon la parole d'Antoine, le célèbre général romain, parole que les gens du Texas rétorquaient au Sénat en 1846, tout en restant farouchement opposés à l'annexion américaine... Cet article, à la gloire de Zapata II, démontre qu'il est, avec le grand Hyde, le plus grand révolutionnaire de tous les temps, et selon notre jugement, il devient aussi un héros digne de Stevenson, héros dont le visage sera immortalisé par les grands photographes de notre époque. »

Franchement absurde ! Tout cela n'avait aucun sens et frisait même le ridicule.

Et pourtant...

Quelque chose se cachait dans ce texte et Dan Foster n'arrivait pas à en saisir le sens exact. Il ne comprenait pas, il ne cernait pas le texte majeur.

Cette pensée tout à coup le secoua sur son siège... *Texte majeur !*

Il venait inconsciemment de formuler les mêmes mots portés dans la lettre.

Il reprit la missive, relut le passage et fit claquer ses doigts. Bon Dieu, cette fois il avait compris.

La répétition du chiffre 10 indiquait effectivement qu'il fallait à chaque fois compter dix mots pour extraire de la première page le texte majeur que Lecomte adressait à Foster.

Ce dernier prit un crayon et commença par souligner le premier mot de la page. Avec cette discontinuité, la suite devenait d'une simplicité enfantine.

Alerter les foules, les armer selon la méthode des Colonels, est une affaire révolue si l'on veut espérer pour le bien du peuple une révolution qui bouleversera l'histoire. Il faut donc que le peuple se dégage des faux espoirs et des tromperies suscitées par l'orgueil et les pesos, et cela afin que le peuple devienne le grand responsable d'une condition humaine digne d'une société parfaitement établie. Une révolution des masses met toujours en cause les cent classes qui composent une humanité selon la parole d'Antoine, le célèbre général romain, parole que les gens du Texas rétorquaient au Sénat en 1846, tout en restant farouchement opposés à l'annexion américaine. Cet article, à la gloire de Zapata II, démontre qu'il est, avec le grand Hyde, le plus grand révolutionnaire de tous les temps, et selon notre jugement, il devient aussi un héros digne de Stevenson, héros dont le visage sera immortalisé par les grands photographes de notre époque.

Cent Antoine... n'était qu'une formule déguisée de San Antonio, et Foster eut tôt fait de rectifier le nom de la ville.

Il trébucha un instant sur un dernier détail, mais le nom de Hyde le mit immédiatement sur la voie. Dans l'œuvre de Stevenson, *Jekyll n'était-il pas l'opposé de Hyde ?*

— *By Jove !* grommela Foster, maintenant tout est clair.

Il venait de trouver le nom du responsable et ce nom était Jekyll. Quant au dernier mot, *photographes*, il devait être pris au singulier, car il indiquait à n'en pas douter la profession du nommé Jekyll.

Il obtenait donc sur le papier le message suivant :

« Alerter Colonel(s) pour histoire faux pesos. Responsable établi(e) San Antonio, Texas, Jekyll, photographe(s).

Oui, maintenant tout était clair et Dan Foster ne se sentait pas le droit de perdre une minute de plus.

D'une main fiévreuse il décrocha le téléphone, appela le standard et demanda la communication avec Langley.

— En priorité, insista-t-il. *De prisa !* (En vitesse !)

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Dans la petite mesure, Dolores achevait de faire sa toilette, le regard vide, et ruminant toujours les mêmes pensées. Le temps coulait et cette situation devenait franchement désespérante.

Quelle confiance pouvait-elle conserver en Lecomte ? Les jours passaient et on en était toujours au même point... Pas le moindre petit espoir de quitter le camp d'une façon comme d'une autre.

Cet homme-là ne disait rien et Dolores le regardait, campé devant la fenêtre grande ouverte, avec ce mélange d'irritation et de sympathie que Lecomte suscitait en elle.

Elle le trouvait trop calme, trop froid, trop beau, trop cynique, et surtout trop inaccessible. Elle n'arrivait vraiment pas à deviner ce qui pouvait se passer dans son crâne. C'était un roc, un roc qu'on ne pouvait atteindre.

Et pourtant, des kilomètres d'idées défilaient dans ce crâne. Le cerveau de KB-09 travaillait à la façon d'une intégratrice, analysant tous les éléments susceptibles de lui fournir une idée. Et l'idée se fixait depuis un instant sur le gros avion qui se trouvait au bout de l'esplanade et que lui avait signalé Felipe.

Ce matin, on l'avait dégagé de sa bâche et des *guerilleros* faisaient le plein des réservoirs. Un vieux clou à essence, un bimoteur datant du début des années 50, mais que l'on avait dû équiper pour les besoins de la circonstance. Juste ce qu'il fallait, en somme, pour larguer la bombe... et en

fait de largage, les préparatifs enregistrés par Lecomte laissaient deviner une action immédiate.

Lecomte n'avait pas réussi à revoir Felipe, mais il se doutait bien que l'intervention de Hans Kreuder n'avait pu qu'accélérer les choses.

Depuis deux jours en effet, le savant allemand ne quittait pratiquement pas le laboratoire et il était certain qu'il avait dû éclairer de sa grande lumière les vagues hésitations du malheureux Felipe.

C'était le moment d'agir, mais de quelle façon ? Mille fois la question s'était posée dans l'esprit de Lecomte, mais elle n'avait abouti que sur des points d'interrogation. Tout comme pour Foster. Depuis la veille, ce dernier était en possession des papiers et cela lui avait été confirmé par Zapata lui-même. Avait-il réussi à déchiffrer le message ?

Les indications portées sur la lettre étaient à son avis largement suffisantes pour éveiller l'intérêt de Foster, et il ne pouvait que lui faire confiance.

C'était un garçon adroit, d'une extraordinaire subtilité et possédant des qualités intellectuelles qui fort heureusement, et par comparaison, faisaient défaut à ce rustaud de Zapata.

C'était heureux, bien sûr, car le métis, emporté par les phrases pompeuses et pourtant vides de sens, n'avait nullement soupçonné l'astuce.

Il avait tout juste posé quelques questions au sujet d'Antoine, de Hyde, de Stevenson et avait paru se contenter des explications filandreuses dont KB-09 l'avait abreuvé avec sa faconde habituelle.

Pour lui, maintenant, l'Histoire commençait... La sienne. La Grande Histoire de Zapata II !

Lecomte en était là de ses réflexions lorsque des coups de sifflets, soudain, éclatèrent sur les hauteurs.

Les hommes de guet s'agitaient sur leurs perchoirs, d'autres arrivaient au pas de course, et en un instant une violente agitation secoua l'esplanade.

Que pouvait-il bien se passer ?

Lecomte fut tenté de s'élancer, mais, à cet instant, Erma Kreuder apparut devant lui. La jeune femme était sortie du fortin et se dirigeait vers la mesure.

Elle l'aperçut devant la fenêtre et hâta le pas.

— Je voudrais vous parler, lui dit-elle après avoir jeté un regard autour d'elle.

Lecomte la regarda.

— Que se passe-t-il ?

— On craint une attaque des miliciens, répondit-elle, des mouvements de troupes viennent d'être signalés, à ce que j'ai compris. C'est pour cela qu'il faut que je vous parle. Immédiatement.

Lecomte lui indiqua la porte.

— Vous pouvez entrer.

— Non, je préfère que nous soyons seuls.

Il comprit qu'elle faisait allusion à Dolores, tandis qu'elle ajoutait avec insistance :

— Vous savez où me trouver. Promettez-moi de venir, je vous prie.

— Très bien, je vous rejoins dans un instant.

Elle fit demi-tour et Lecomte se retourna, alors que la main de Dolores se posait sur son bras.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à te dire ?

— Les femmes ont toujours quelque chose à dire, trésor, pour cela il suffit de les écouter.

Lecomte sortit de la mesure, longea le fortin et atteignit rapidement le petit local occupé par le ménage Kreuder. Erma était dans la pièce, en train d'allumer une cigarette. Elle semblait nerveuse, oppressée, ses mains tremblaient légèrement.

— Vous êtes la seule personne en qui je puisse avoir confiance, déclara-t-elle fébrilement. J'ai entendu parler de vous, je sais que vous êtes journaliste et que vous n'êtes pas ici de votre plein gré. Je sais aussi que vous jouissez d'une certaine liberté dans le camp.

— Une liberté bien relative, précisa Lecomte sans la quitter des yeux.

— Mais suffisante pour vous permettre de trouver un quelconque moyen de nous enfuir. Je vous en supplie, aidez-nous. Cette situation devient intenable. Je n'en puis plus.

— Ne vous en prenez qu'à vous-même, madame Kreuder. Si vous n'aviez pas eu la langue aussi longue, vous auriez déjà quitté le camp en compagnie des autres otages.

— Comment pouvais-je me douter ?

— Où en est votre mari ?

Erma secoua la tête.

— Il a réussi à mettre au point le détonateur de Felipe Diaz. La bombe est prête à fonctionner.

— Félicitations ! Votre mari, lui, n'a pas perdu de temps.

— Comment pouvait-il agir autrement ? Notre vie était en jeu, et aussi notre liberté.

— Mais vous n'avez nullement confiance dans les promesses de Zapata, n'est-ce pas ? Et voilà bien ce qui vous effraie.

— Je vous en supplie, aidez-nous. Je sais que vous avez l'intention de vous enfuir. Felipe en a parlé à mon mari. Vous lui avez aussi promis de l'aider.

Une ride barra le front de KB-09.

— Qu'avait-il besoin de vous parler de ça, répliqua-t-il.

— Ne sommes-nous pas dans la même situation ?

— Oui, bien sûr, mais avec vous et votre mari, ça commence à faire beaucoup de monde. Ne croyez pas que c'est aussi simple que ça, madame Kreuder. Il y a trois mille *guerilleros* sur ce plateau, et des centaines de kilomètres de désert autour de nous.

— Si la milice attaque, ce sera certainement dans le courant de la journée. Nous avons peut-être une chance.

— C'est possible.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de nous abandonner ?

Elle se tordit les poings, puis se rapprocha de Lecomte, le visage bouleversé.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

— Ce n'est pas à vous que je pense, madame Kreuder, mais à votre mari. Il est âgé et malade ; si nous tentons quoi que ce soit, il ne tiendra pas le coup.

Elle baissa les yeux.

— Oui, je sais, murmura-t-elle, mais je me suis juré de l'aider jusqu'au bout, du moins dans la limite de mes moyens. Quand je l'ai épousé, il y a dix ans, j'étais encore toute jeune. Je l'ai connu à Caracas où mes parents s'étaient aussi réfugiés après la guerre. Je n'ai pas connu l'Allemagne, je suis née au Venezuela ; mais j'ai toujours été élevée dans le souvenir du III^e Reich et j'ai toujours porté une très grande admiration à Hans. Pour moi, il représentait un symbole de force et de puissance, l'image d'une idéologie irréductible où la violence et la souffrance avaient enfin trouvé leur pleine justification. Peu importait ce que Hans avait pu faire dans les

camps de concentration, mais je ne pouvais qu'approuver l'extermination des races bâtardes. Je suis nazie, monsieur Lecomte.

— Je croyais que votre mari avait été accusé à tort.

Elle eut un mouvement d'épaules.

— Quelle importance ! Je vous ai dit tout cela pour que vous compreniez le sens réel de notre mariage. Je n'ai simplement que de l'admiration pour Hans. Mais je suis une femme, et je veux vivre. Est-ce que vous comprenez cela ?

Elle se blottit contre lui, l'enserra de ses bras, la tête collée sur sa poitrine.

— J'ai dit que je ferai tout ce que vous voudrez, murmura-t-elle. Même si Hans doit être sacrifié, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas, sauvez-moi...

Lecomte se raidit légèrement. Il ne pouvait éprouver que du dégoût. Il devinait facilement l'empressement avec lequel le vieux Kreuder avait dû se mettre à la disposition de Zapata. Que lui importait cette bombe ? Il n'avait pensé qu'à sauver sa vieille peau et celle de sa femme, et cela sans tenir compte des humiliations. En rampant... oui, en rampant comme une couleuvre, exactement comme sa femme à présent, qu'il devinait prête à tout pour recouvrer sa liberté.

Même pas une parcelle d'honneur. Rien, rien que la peur qui lui tenaillait le ventre. Et elle se moquait bien de son mari...

— Vous me dégoûtez, lâchez-moi !

Lecomte essaya de la repousser, mais elle se cramponna à lui davantage encore.

— Vous pouvez dire ce que vous voudrez, haleta-t-elle, je m'en moque. Je suis à vous, à vous... Mon mari ne viendra pas, il est trop occupé en ce moment.

— Vous n'avez donc pas compris... Quelle sorte de femme êtes-vous donc ?

— Je tiens à vous payer d'avance. Et je vais gagner, vous le savez, car vous avez envie de moi, ne le niez pas.

— Pour la dernière fois...

Il eut envie de la frapper, mais elle avait collé son ventre contre le sien, provoquant le contact de son sexe contre celui de l'homme. Plus rien ne la retenait.

Lecomte sentit une vague brûlante monter à l'assaut de son corps. La colère déclenchait en lui un désir violent, incontrôlable, devant cette femme à la fois belle et monstrueuse. Il avait envie de la posséder et de la battre comme une chienne... de la souiller comme une ordure.

— Saloperie...

Il la frappa d'un revers de main, mais cela ne fit qu'exciter davantage la jeune Allemande. Elle dégrafa son chemisier de ses doigts qui tremblaient, se débarrassa de sa jupe et lui apparut simplement vêtue d'un slip minuscule et d'un soutien-gorge de dentelle noire.

— Tu vois bien que j'ai gagné, lui jeta-t-elle toute frémissante.

Il se rapprocha, la mâchoire serrée, et d'un geste sec arracha le soutien-gorge. La bretelle cassa, l'agrafe sauta et les seins jaillirent de leur prison de dentelle. Avec la même brutalité, il s'acharna sur le slip et la dénuda complètement.

Elle était encore très belle, avec son ventre à peine rebondi, ses hanches bien rondes et sa nature fournie et bien dessinée sur sa peau blanche et douce.

Fasciné, bouleversé, écoeuré autant qu'émerveillé, Lecomte la contemple un instant, tous ses sens en révolte. Puis il l'entraîne sur le lit, bien décidé à la posséder de la façon la plus bestiale du terme, sans fioriture ni ruban rose.

Elle s'ouvre à lui, pleinement consciente de sa victoire, mais la pénétration dure et violente la fait crier comme une parturiente dans la douleur. Elle n'est pourtant pas avare de gestes pouvant donner le plaisir, mais elle réalise que l'homme se moque bien de ses acrobaties amoureuses.

Il la domine de sa volonté, de ses sens, totalement indifférent au plaisir qu'il peut lui apporter. Il ne cherche au contraire qu'à l'humilier, qu'à l'avilir, qu'à lui faire mal.

— Tu es fou... Arrête...

Il la retourne et la sodomise en la tenant bien serrée contre lui, mais elle se tord sous les doigts qui emprisonnent ses seins comme dans un étau.

— Oh... non... non...

Un spasme froid tandis qu'il la repousse et la rejette sur le lit. Une onde douloureuse qui lui enflamme le ventre jusqu'à la nausée.

— Vous pouvez vous rhabiller, madame Kreuder, c'est terminé.

Elle resta un instant sans bouger. À présent, c'était elle qui éprouvait de l'écoeurement. Elle avait gagné, certes, mais quelle triste et lamentable

victoire, grands Dieux !

Elle s'habilla sans un mot sous le regard dur et froid de KB-09. Cela dura quelques secondes, et puis soudain un bruit de moteur, dans le ciel, troua le silence.

Instinctivement, Lecomte se porta à la fenêtre et leva la tête. Un hélicoptère évoluait à 500 mètres d'altitude, tournant en rond au-dessus de l'esplanade.

Des cris s'élevaient parmi les *zapateros* qui accouraient de toutes les directions. Et Lecomte eut l'impression soudaine que les événements se précipitaient.

Enfin l'hélicoptère acheva sa ronde, prit de la hauteur et disparut dans le lointain.

— Vous n'êtes qu'une brute, lança Erma en s'avançant.

Elle ne paraissait pas avoir porté la moindre attention à ce qui venait de se passer, elle essayait simplement de renouer la conversation.

— Quoi que vous pensiez de moi, vous ne pouvez pas m'abandonner, reprit-elle. Plus maintenant, je ne vous laisserai pas. Décidez-vous, il en est temps.

— Elle a raison, ponctua une voix, vous ne pouvez pas nous laisser, plus maintenant.

Lecomte se retourna d'un bloc. Hans Kreuder se tenait devant la fenêtre, froid et impassible. Son regard restait fixé sur KB-09.

— Ma femme vous a largement payé pour cela, continua-t-il sans broncher. Non, rassurez-vous, je ne suis pas le mari jaloux que vous pourriez redouter, je suis un vieil homme, et la vieillesse finit par procurer une certaine largeur d'esprit, surtout quand on possède une femme encore jeune et jolie.

— Arrêtez, monsieur Kreuder, claqua Lecomte, les dents serrées, arrêtez, vous êtes en train de faire déborder le vase.

— Ne criez pas, ma femme vous a déjà donné beaucoup trop pour que vous refusiez de nous aider.

Le pauvre type ! Il ne se doutait même pas que sa femme n'avait pensé qu'à son propre sort. Et il avait cru en elle au point d'accepter qu'elle s'offre à lui. Comme une chienne !

— Il n'y a plus une minute à perdre, reprit Kreuder. Mon travail est terminé, monsieur. Et nous sommes sur le point d'être attaqués.

— Je sais.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que la bombe est prête à être larguée.

— Où est-elle ?

Le regard de Kreuder se porta vers le bimoteur qui se trouvait au bout de l'esplanade.

— Fixée sous le ventre de l'appareil depuis ce matin. Et l'avion est prêt à décoller.

Lecomte eut un froncement de sourcils, mais Kreuder ne lui laissa pas le temps d'exprimer sa pensée.

— Je me moque de ce qui va se passer, ça ne me regarde pas. Ce que je veux, c'est quitter ce camp, et le plus vite possible. Si vous connaissez un moyen, c'est le moment d'en parler, monsieur Lecomte, car je tiens à vous prévenir que, si vous refusez de nous aider, je dénonce votre projet d'évasion, j'avertirai Zapata de tout ce que vous avez dit au jeune Diaz. Et, dans l'état actuel des choses, je ne donnerai pas cher de votre peau. Vous avez deux minutes pour réfléchir.

Lecomte se crispa. Au point où il en était, ce petit salaud de Kreuder était capable d'aller jusqu'aux pires extrémités, et il connaissait assez ce genre d'individu pour comprendre le danger qu'il représentait dans une telle situation.

— Très bien, articula-t-il. Vous voulez brusquer les choses ? Eh bien, nous allons les brusquer, monsieur Kreuder. Mais à mon tour de vous prévenir, n'attendez aucune pitié, aucune faiblesse de ma part eu égard à votre âge et à votre condition physique. Il faudra aller jusqu'au bout, monsieur Kreuder, jusqu'au bout.

Il tendit le bras.

— Il n'y a qu'un seul moyen de sortir d'ici. C'est le bimoteur que vous voyez là-bas.

Kreuder sursauta.

— Qui le pilotera ?

— Je m'en charge.

— Vous... vous êtes vraiment capable de piloter cet appareil ?

— Vous êtes encore à temps de réfléchir.

— Je vous fais confiance... mais... comment allons-nous pouvoir...

Le reste de sa phrase se perdit dans un vacarme assourdissant. Des bruits d'explosions retentissaient de toutes parts, mêlés à des crépitements de mitrailleuses et à des hurlements de foule.

Des geysers de poussière et de fumée éclaboussaient l'esplanade tandis que des clairons retentissaient, dominant le bruit de la mitraille.

En l'espace de quelques secondes, le plateau était devenu le théâtre d'un affolement général.

C'était l'attaque, soudaine, massive, impitoyable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII

Lecomte réalisa la situation en un éclair. Les dés étaient jetés, il n'avait plus le choix. Il fallait seulement essayer de profiter du désordre et de la confusion qui régnaient parmi les *guerilleros* pour s'emparer de l'avion.

D'un instant à l'autre, Zapata pouvait ordonner le décollage, ce qui obligeait Lecomte à agir avant qu'il ne soit trop tard.

— Restez là, attendez-moi ! jeta-t-il à Kreuder et à sa femme.

— Où allez-vous ?

— Récupérer Felipe. Où est-il ?

— Dans le laboratoire.

Lecomte s'élança au moment où Dolores arrivait vers lui au pas de course.

— Ne bouge pas, cria-t-il... Ne bouge pas...

Une roquette s'abattit à une vingtaine de mètres des habitations avec un bruit d'enfer.

Lecomte plongea au sol, entraînant Dolores, alors qu'une volée de pierres balayait l'espace au milieu d'un épais nuage de fumée.

D'un bout à l'autre de l'esplanade, la terre volait en éclats et des colonnes de poussière et de feu montaient vers le ciel.

Les miliciens attaquaient au mortier, mais la riposte s'effectuait avec la même violence, les *zapateros* groupés sur les hauteurs lâchaient à leur tour rafales sur rafales.

Lecomte se redressa, abandonna Dolores dans son coin et s'élança sur deux hommes qui venaient de s'abattre, fauchés par les éclats. Il dégagea l'un des corps, s'empara d'une mitraillette et se mit à courir vers le laboratoire.

Il réussit à l'atteindre tout en se débattant au milieu d'un épais nuage de poussière et ouvrit la porte d'un grand coup de pied.

— Felipe ! appela-t-il.

À travers la fumée, il repéra le jeune Diaz. Il se tenait tout tremblant dans le fond du local, derrière une grosse table encombrée d'appareils électroniques.

— Felipe !

Reconnaissant Lecomte, le jeune garçon accourut.

— Suivez-moi... Vite...

Mais, alors que les deux hommes s'apprêtaient à sortir, un groupe de *zapateros* apparut devant l'enceinte du fortin. Ils charriaient des mitrailleuses lourdes et des caisses de munitions. D'autres couraient dans tous les sens, tandis que les obus explosaient en salves tout au long de l'esplanade.

Lecomte eut une hésitation, mais Felipe lui serra le bras.

— Nous pouvons sortir par une autre pièce, dit-il, le souffle court. Venez !

Il ouvrit une porte dans le fond, entraîna Lecomte et les deux hommes entrèrent dans une grande pièce encombrée de tables et de vieux meubles. Dans un angle, un petit escalier en colimaçon grimpait jusqu'aux appartements particuliers de Zapata II.

— Où m'emmenez-vous, *señor* ? demanda Felipe tandis que Lecomte se portait prudemment vers la fenêtre.

— En plein ciel, à condition que nous y arrivions. Mais ne vous faites aucune illusion. Vivants ou morts, c'est quand même le ciel qui nous attend.

— Je... je ne comprends rien à ce que vous dites, *señor*...

— Bouclez-la ! J'essaie de vous faire comprendre que notre seule chance, c'est d'atteindre l'avion. Alors, tenez-vous prêt à me suivre.

— Lâchez votre arme !

La voix percuta les oreilles de Lecomte alors qu'il se retournait. Un homme se tenait dans l'escalier et il reconnut immédiatement Rafael Mendez. Il tenait un gros pistolet dans sa main et un mauvais sourire flottait sur ses lèvres.

Lecomte obéit. Il jeta la mitrailleuse tandis que Mendez achevait de descendre l'escalier.

— Ne croyez pas vous en tirer comme ça, articula-t-il, ce serait trop simple, *señor*. Vous êtes très malin, mais moi, je n'ai jamais cru en vos boniments. Alors maintenant, c'est terminé, j'en ai assez de vous.

De sa main libre, il fit un geste à l'adresse de Felipe.

— Écarte-toi, *niño*.

Lecomte comprit qu'il devait jouer son va-tout. Profitant de l'hésitation de Felipe, il réagit avec une rapidité extraordinaire.

Son pied partit comme la foudre, fauchant une table qui se trouvait entre lui et Mendez. Mendez la reçut de plein fouet, au niveau du bas ventre, se plia en deux sur le coup, et Lecomte plongea sur lui de toute sa masse.

Cette fois, c'était tout ou rien. Il ne fallait surtout pas laisser le temps à Mendez de récupérer. Il sabra le poignet, le pistolet valsa dans la pièce, et il frappa au visage de toute sa force. Mendez partit en arrière avec un juron et cogna contre un meuble.

Lecomte le rattrapa d'un bond souple et rapide et, l'espace d'un éclair, repéra le coupe-papier long et pointu qui se trouvait sur le meuble.

Il s'en empara et frappa d'un coup sec. La lame s'enfonça dans la poitrine de Mendez et ce dernier tomba lourdement sur les genoux. Portant les mains à sa poitrine, il regarda Lecomte avec des yeux épouvantés, tandis qu'une sorte de coassement sortait de sa gorge contractée.

KB-09 fut sur le point de frapper un second coup, mais il n'en eut pas le temps.

Il entendit un bruit de porte derrière lui et se retourna.

Zapata II venait d'entrer en coup de vent. Il regardait Lecomte et Mendez avec un mélange de colère et de stupéfaction. Brusquement alors, il dégaina ses deux pistolets et les fit sauter dans ses mains.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Qu'est-ce qui se passe ? grogna-t-il.

C'est à Lecomte qu'il s'adressait, mais la voix de Mendez lui arriva entre deux gémissements.

— Ils ont l'intention de s'emparer de l'avion. Tire, mais tire donc, que j'aie au moins cette joie avant de crever.

Un flot de sang empourpra le visage de Zapata.

— Tu as bien calculé ton coup, hein, *señor* journaliste, reconnut-il. Dans le fond, c'est Mendez qui avait raison, je n'aurais pas dû te faire confiance.

— Tire... Tire... Mais qu'est-ce que tu attends, bon Dieu, cria Mendez, les mains crispées sur sa poitrine.

Le coup partit, comme un claquement de fouet. Un instant, Zapata resta immobile dans la même position, avec ses deux pistolets braqués sur KB-09. La balle lui était entrée dans le dos, et il ne comprenait pas. Une deuxième l'atteignit sous l'omoplate alors que Lecomte s'écartait d'un bond.

Dolores se tenait dans l'encadrement de la porte, le pétard encore fumant dans sa main.

Bon Dieu, les choses allaient rudement vite !

Zapata bascula sur ses grosses jambes et s'agrippa à un meuble. Il refusait encore de mourir et un flot d'injures fusa de sa bouche ensanglantée, tandis que KB-09 se précipitait vers Dolores.

Cette dernière, toute tremblante, montra le pistolet qu'elle tenait dans sa main.

— Je l'ai trouvé dehors, dit-elle, je m'inquiétais à ton sujet, et quand j'ai vu Zapata...

— C'est ce qu'on appelle arriver au bon moment, trésor, coupa Lecomte. Allons, vite, il s'agit maintenant de nous tirer de là.

Il récupéra sa mitraillette et passa la porte, suivi de Felipe et de Dolores.

Dans la pièce, les deux hommes affalés s'observaient de leurs yeux fous. De la rancœur et de la haine, dans ceux de Mendez, une fierté outragée dans ceux de Zapata.

Autour d'eux, le monde s'écroulait, mais ils restaient là, face à face, comme deux ennemis, comme deux bêtes prêtes à mordre.

— *Eres un tonto* (tu es un fou), Zapata, souffla Mendez, tout cela est ta faute, tu n'aurais pas dû lui faire confiance.

— *Maricon !* Ce qui a de l'importance... c'est ce qui se passe en ce moment... Je n'aurais pas dû t'écouter... Une fois en possession de... de l'or... il fallait abattre... les otages et les envoyés du gouvernement... C'est parce qu'on ne l'a pas fait... que nous avons... été repérés... Ta faute, Rafael... Ta faute...

La main de Zapata se crispa sur le pistolet qui était tombé à côté de lui, mais déjà Mendez, en rampant, s'était emparé du sien, lequel traînait également sur le plancher.

Comme il s'en saisissait, une balle claqua et lui entra dans le ventre.

— Crève, vieux con ! lança Zapata.

Il se mit à rire alors que Mendez, au prix d'un violent effort, l'ajustait de son arme.

Il encaissa le pruneau dans la poitrine et tira encore presque à bout portant.

— Fumier ! souffla Mendez en basculant sur le côté.

Ce fut son dernier mot... et le dernier mot aussi que Zapata entendit sur la terre des hommes.

Sa tête retomba sur le plancher et il ne bougea plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

Ce qui importe, maintenant, c'est d'atteindre le bimoteur, et le plus vite possible.

Mais Lecomte réalise rapidement la situation. Les troupes nationalistes ont envahi le plateau et les combats font rage d'un bout à l'autre de l'esplanade. Des sections de cavalerie chargent les *zapateros*, provoquant une mêlée effroyable.

Les balles sifflent et les grenades, lancées de toutes parts, font voler la pierraille au milieu de la confusion générale.

C'est le carnage et déjà des centaines de cadavres jonchent le sol de l'esplanade.

Lecomte ramasse une mitraillette qui traîne dans la poussière et la jette à Felipe.

— Essayez de vous servir de ça, lui dit-il, pas de quartier, tirez devant vous sur tout ce qui bouge.

— Euh... *si... si... señor*, comptez sur moi.

Lecomte se porte ensuite vers Kreuder et sa femme qui sont restés devant l'enceinte du fortin. Il indique le bimoteur.

— C'est le moment de galoper. Vous vouliez du sport, monsieur Kreuder, vous êtes servi. Allons-y !

Il fonce le premier, courbé en deux sous la mitraille, alors qu'un épais rideau de flammes, tout à coup, embrase l'espace devant lui.

Des projectiles ont atteint les réserves d'essence qui se trouvent non loin du bimoteur et celles-ci flambent en dégageant une fumée noire à couper au couteau. D'un moment à l'autre, les flammes peuvent atteindre l'avion et c'est bien ce qui oblige Lecomte à accélérer l'allure.

C'est alors qu'un groupe de *zapateros* apparaît devant les fuyards, bloquant le passage. Lecomte n'hésite pas. Il appuie sur la détente de sa Sten et la rafale stoppe les *guerilleros* en plein élan.

Quelques-uns s'abattent comme des mouches, les uns sur les autres, mais le jeune Diaz fait écho à son tour alors que d'autres silhouettes émergent du rideau de fumée.

Des cavaliers tombent. Miliciens ou *zapateros*, il ne fait pas de quartier. Il tire, dans sa frayeur, sur tout ce qui bouge.

La crosse de sa Sten coincée sur son ventre, il continue à arroser l'espace devant lui.

On n'est plus maintenant qu'à une dizaine de mètres de l'appareil et Lecomte se retourne pour regrouper tout le monde. Hans Kreuder a tenu le coup, malgré son âge, mais il est déjà à bout de forces. Et puis soudain, il ouvre une bouche démesurée.

— Ma femme !

C'est alors que Lecomte aperçoit Erma. Atteinte par une grenade, elle s'écroule, le corps à demi déchiqueté. Mais quatre hommes viennent de jaillir de derrière un amas de caisses et Lecomte pivote de trois quarts sur un cri de Felipe.

La rafale part in extremis, et les quatre hommes armés de grenades s'abattent dans la poussière.

— À terre !

Ils plongent tous au moment où une grenade explose en fin de course. Des éclats sifflent au-dessus de leurs têtes, entraînant avec eux un nuage de poussière.

Lecomte est le premier à se redresser. Il s'élance vers l'appareil, débloque le panneau d'accès et se rue à l'intérieur, suivi des autres.

— Fermez le panneau et couchez-vous.

D'un bond, KB-09 se propulse dans la cabine de pilotage, s'installe aux commandes.

Contacts !

Des voyants s'allument, des aiguilles tremblent un peu sur les cadrans.

Grondements de moteurs et les hélices se mettent à tourner de plus en plus vite. Une brutale secousse ébranle la carlingue au moment où KB-09 enclenche le « start ».

L'appareil démarre, tourne sur lui-même et se rétablit nez au vent.

Accélération...

Le bimoteur fonce dans le nuage de fumée, prend de la vitesse sous le feu des mitrailleuses, passe en trombe entre deux groupes de cavaliers et heurte du bout de l'aile un amas de caisses qui volent en éclats.

Un coup sur le manche à balai et c'est le décollage, dur, accompagné d'un gémissement de la charpente d'acier. Au sol, le mitraillage continue alors que le bimoteur pique vers le ciel d'un bond prodigieux.

Une grimpée jusqu'à 2000...

L'esplanade était déjà loin, perdue dans les brumes, lorsque Lecomte, le visage inondé de sueur, se retourna sur son siège.

— Il est mort !

C'était la voix de Dolores. La jeune femme désignait Kreuder qu'elle venait d'installer sur un siège, aidée de Felipe.

Le savant allemand ne bougeait pas. Il restait affalé, les bras ballants et la tête enfoncée dans sa poitrine.

Le cœur avait lâché et la mort avait été foudroyante.

C'est à peine si Lecomte lui accorda un regard.

— Dolores, est-ce qu'il te reste une cigarette ?

Elle fouilla dans sa poche et lui tendit le paquet. Il se servit, alluma, aspira une longue bouffée, tandis que Felipe s'approchait de lui.

Sa voix tremblait légèrement.

— *Señor*, dit-il, je dois vous prévenir... Il y a une bombe atomique fixée sous l'appareil.

— Je sais, *niño*, Kreuder me l'avait dit. Mais à moi aussi, ça me fait une drôle d'impression.

— La commande de mise à feu et de largage est déterminée par le petit bloc rouge qui se trouve à droite du tableau de bord.

Lecomte suivit le regard de Felipe.

— Merci de me l'indiquer. Je me demandais en effet à quoi cela pouvait servir.

— N'y touchez pas, *señor*.

— Oh non, mais j'aurais pu le faire. À vrai dire, je m'y perds un peu, avec tous ces boutons.

Une pâleur subite envahit le visage du jeune homme.

— Vous... vous avez déjà conduit un avion, *señor*, n'est-ce pas ?

— Euh... oui... il m'est arrivé de... Je ne suis pas un pilote hors ligne, loin de là, mais... enfin, je veux dire par-là que je me débrouille un peu.

— Ô mon Dieu...

— Je vous en prie, balbutia Dolores, atterrissez le plus vite possible. Je sens que je vais tourner de l'œil.

— Pas au Mexique, en tout cas.

— Mais enfin, pour quelle raison ?

— Il y en a des tas, *querida*, et ce n'est pas le moment de compliquer les choses.

— Alors, où ?

Lecomte jeta un regard sur les jauges de carburant.

— Je crois qu'on peut atteindre les États-Unis, répondit-il avec un sourire. Mais rassure-toi, ça ira très vite. Je connais un raccourci, *querida*...

Il manœuvra le palonnier, l'avion vira de l'aile et fonça dans le ciel embrasé.

Cap au Nord !

ÉPILOGUE

Langley.

Deux jours plus tard.

— Pour quelle raison ? Eh bien, je vais vous le dire.

Le Colonel contourna le fauteuil dans lequel avait pris place Gérard Lecomte pour se porter vers une grande carte murale occupant un panneau entier de la pièce.

La partie supérieure de cette carte représentait les États-Unis. Il désigna le Texas et pointa son doigt sur la ville de San Antonio.

— Grâce à votre ami Dan Foster et à la réception de votre message, formula-t-il, nous avons immédiatement pris l'initiative des opérations. Une équipe de choc s'est rendue à San Antonio pour procéder à l'arrestation du photographe Lester Jekyll, qui se trouvait être le véritable chef de l'organisation. Plusieurs autres membres de ce réseau ont pu être appréhendés grâce à une opération-éclair qui nous a également permis de découvrir l'atelier clandestin destiné au tirage des faux billets.

— Je suppose que vous avez pu récupérer quelques millions de faux pesos ? coupa Lecomte avec un hochement de tête.

Le Colonel se retourna.

— Pas seulement des pesos, répondit-il, et c'est là que l'affaire devient plus grave que nous ne le pensions.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons cru au départ que le Mexique était le seul pays concerné, mais nous nous sommes rendu compte que cette affaire de faux billets était également dirigée vers d'autres États de l'Amérique Latine et de l'Amérique du Sud. Nous avons trouvé des bolivars, des bolivianos, des couronnes, des balboas, des guaranis, des lempiras, de quoi envahir de fausse monnaie tout le continent américain depuis le Mexique jusqu'à l'Uruguay. Comme vous le voyez, une action de très grande envergure visant à l'effondrement systématique de l'économie de nombreux pays.

— Et qui était à la tête de cette guerre monétaire ?

— Pékin, mon cher. Oui, une manœuvre subversive dirigée contre certains États d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud, et par le canal de *guerilleros* prêts à semer le désordre et la panique. Les transactions se faisaient normalement, c'est-à-dire que les faux billets étaient vendus contre de l'or, de façon que personne ne puisse soupçonner les véritables buts de cette manœuvre, mais le fait que les commandes se faisaient au Texas c'est-à-dire aux États-Unis, ne pouvait que compromettre notre pays, dans le cas où l'affaire aurait été portée à la connaissance d'un gouvernement quelconque. Voilà pourquoi, et en ce qui concerne le Mexique, j'ai tenu à ce que l'affaire soit réglée avant que le gouvernement de Mexico n'en rejette la responsabilité sur nous. Aussi je vous suis profondément reconnaissant d'avoir dirigé votre avion sur les États-Unis, cela nous a évité pas mal d'ennuis, croyez-moi.

Lecomte ne put se défendre d'un sourire.

— J'ai bien failli rater cet atterrissage, Colonel. Une aile brisée et le train fauché. L'une des plus grandes frayeurs de ma vie.

— Heureux encore que vous ayez ramené la bombe en bon état. Les experts l'ont examinée. Du beau travail qui mérite au jeune Diaz toutes nos félicitations.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de lui ?

— Bah, c'est un garçon intelligent et plein d'avenir, qui peut facilement avoir sa place dans une de nos centrales atomiques. Nous lui avons posé la question et il a accepté avec enthousiasme. Sa famille pourra le rejoindre si elle en exprime le désir.

— Bravo, je vois que vous ne perdez pas le nord. Vous, au moins, vous n'y allez pas par quatre chemins.

— Jamais, mon cher, surtout quand il y va de l'intérêt de notre pays. Une autre question à poser ?

Lecomte se leva tout en consultant sa montre.

— Si vous vous en souvenez, je vous ai demandé une petite faveur au sujet de la jeune femme qui était avec moi...

— Dolores Montero ?

Le Colonel secoua la tête.

— Mais bien sûr. Elle rêvait de connaître New York, c'est chose faite. Nous nous sommes occupés de ses visas et de ses papiers, quelqu'un va se charger d'elle à New York. Ne vous faites donc aucun souci pour elle, nous savons reconnaître les services rendus. Ma secrétaire vous donnera son adresse dans le cas où vous auriez l'intention de lui rendre visite.

— J'y penserai à l'occasion, Colonel, mais mon avion décolle dans deux heures. Je retourne en Floride.

— Alors, dans ce cas, profitez de votre congé, vous l'avez bien mérité, monsieur KB-09.

— Oui, c'est bien ce que j'ai décidé. Téléphone coupé, rideaux tirés, et boules quiètes dans les oreilles.

— Un joli programme.

Lecomte eut un sourire tout en s'inclinant légèrement.

— N'est-ce pas, Colonel ?

Il ouvrit la porte et sortit de son pas souple et nonchalant.

FIN

OceanofPDF.com

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1155.	<i>Avril, délices et orgues.</i>	<i>M. Avril</i>
1156.	<i>Matt lutte en Suisse.</i>	<i>F. Chabrey</i>
1157.	<i>Nous avons les moyens de vous faire parler.</i>	<i>A. Karol</i>
1158.	<i>La grande farce.</i>	<i>C. Joste</i>
1159.	<i>Atout Kern.</i>	<i>M. Revest</i>
1160.	<i>L'espion meurt seul.</i>	<i>M. Arno</i>
1161.	<i>Smog pour le commander.</i>	<i>G.-J. Arnaud</i>
1162.	<i>Les comptes du délégué.</i>	<i>P. Courcel</i>
1163.	<i>M. Suzuki entre dans la danse.</i>	<i>J.-P. Conty</i>
1164.	<i>Anar... Kern.</i>	<i>M. Revest</i>
1165.	<i>Le septième camion.</i>	<i>Cl. Rank</i>
1166.	<i>Jupiter lâche sa foudre.</i>	<i>H. Trey</i>
1167.	<i>Matt et l'ostpolitik.</i>	<i>F. Chabrey</i>
1168.	<i>Bienvenue à Miami, général.</i>	<i>P. Nemours</i>
1169.	<i>La pince.</i>	<i>C. Joste</i>
1170.	<i>Gaunce et l'écorché vif.</i>	<i>Serge Laforest</i>
1171.	<i>L'espion sans nom.</i>	<i>Marc Arno</i>
1172.	<i>Casse-tête pour le délégué.</i>	<i>P. Courcel</i>
1173.	<i>Bouder en duplex.</i>	<i>A. Caroff</i>
1174.	<i>La came à Kern.</i>	<i>Marc Revest</i>
1175.	<i>La blonde d'Istanbul.</i>	<i>Dan Dastier</i>
1176.	<i>Objets violents non identifiés.</i>	<i>Alix Karol</i>
1177.	<i>Qui va trahir ?</i>	<i>J.-P. Conty</i>
1178.	<i>Lecomte creuse sa tombe.</i>	<i>F.-H. Ribes</i>
1179.	<i>« Torpédos » contre Matt.</i>	<i>François Chabrey</i>
1180.	<i>La reine des truies.</i>	<i>Claude Rank</i>
1181.	<i>Bonderscopie.</i>	<i>A. Caroff</i>
1182.	<i>Matt coiffe Panama.</i>	<i>François Chabrey</i>
1183.	<i>Le commander et le vigile.</i>	<i>G.-J. Arnaud</i>

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION (suite)

1184.	<i>Le général chez les canaques.</i>	<i>Pierre Nemours</i>
1185.	<i>« S » comme espion.</i>	<i>Marc Arno</i>
1186.	<i>Seppuku.</i>	<i>Jacques Hoven</i>
1187.	<i>Les chevaux du vent.</i>	<i>Jean Detis</i>
1188.	<i>In memoriam Lecomte.</i>	<i>F.-H. Ribes</i>
1189.	<i>Matt gèle en Alaska.</i>	<i>François Chabrey</i>
1190.	<i>Coup de soleil pour Frank Warden.</i>	<i>Dan Dastier</i>
1191.	<i>De plein fouet.</i>	<i>Roger Faller</i>
1192.	<i>La morgue affiche complet.</i>	<i>Claude Joste</i>
1193.	<i>Les incendiaires.</i>	<i>Claude Rank</i>
1194.	<i>Mission impossible pour M. Suzuki.</i>	<i>J.-P. Conty</i>
1195.	<i>Rendez-vous à Bogazkale.</i>	<i>Robert Clauzel</i>
1196.	<i>Trio infernal pour le Commander.</i>	<i>G.-J. Arnaud</i>
1197.	<i>Comment mourir sans se fatiguer.</i>	<i>Alix Karol</i>
1198.	<i>Les espions du bout du monde.</i>	<i>Marc Arno</i>
1199.	<i>Le cirque de Gaunce.</i>	<i>Serge Laforest</i>
1200.	<i>Du côté de Khartoum.</i>	<i>M.-G. Braun</i>
1201.	<i>Hullabaloo !</i>	<i>Claude Rank</i>
1202.	<i>Lecomte... échec au diable.</i>	<i>F.-H. Ribes</i>
1203.	<i>Avril et le diable.</i>	<i>Marc Avril</i>
1204.	<i>Le sixième corps.</i>	<i>Claude Joste</i>
1205.	<i>Sexécution capitale.</i>	<i>Alix Karol</i>
1206.	<i>Bander and Co.</i>	<i>André Caroff</i>
1207.	<i>Le serment de Shannon.</i>	<i>Claude Rank</i>
1208.	<i>Horizons fantastiques pour M. Suzuki.</i>	<i>Jean-Pierre Conty</i>
1209.	<i>Matt perd la face.</i>	<i>François Chabrey</i>
1210.	<i>Le moine d'Asmara.</i>	<i>G.-J. Arnaud</i>
1211.	<i>Le Délégué et les ombres noires.</i>	<i>P. Courcel</i>
1212.	<i>Post mortem.</i>	<i>Roger Faller</i>
1213.	<i>Kern à la tortue.</i>	<i>Marc Revest</i>
1214.	<i>Le général tire le glaive.</i>	<i>Pierre Nemours</i>

VIENT DE PARAÎTRE :

Claude Rank
Rio Merda.

À PARAÎTRE :

J.-P. Conty
Susuki contre ISA.

OceanofPDF.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
11 JUILLET 1975 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)



Finalización de tomografía
V1 Junio 2017

OceanofPDF.com

F. H. RIBES

KB-09

Le chauffeur d'un autocar à destination du Mexique se fait prendre alors qu'il est chargé d'un gros paquet de faux pesos. Un inconnu l'abat pour l'empêcher de parler.

Lecomte est chargé d'établir la provenance de ces millions de fausse monnaie qui peuvent ruiner le Mexique, et le voilà lancé sur la piste de Zapata II, le descendant de l'illustre Zapata, un révolutionnaire assassiné il y a un demi-siècle.

Lecomte arrive dans le repaire de Zapata et de ses partisans, les **zapateros**. Mais comment va-t-il s'y prendre pour alerter le Colonel et les services secrets américains ? Il lui suffira de transmettre un message très astucieux à son ami Dan Foster, journaliste, et tout rentrera finalement dans l'ordre. Mais il y aura beaucoup de morts dans cette nouvelle aventure et Lecomte, aux commandes d'un avion portant une bombe atomique artisanale, aura vraiment chaud...

Imp. Royer, Paris

OceanofPDF.com

¹ Siège de la C.I.A., aux environs de Washington.

² Le lecteur retrouvera le personnage dans *Lecomte a bien l'honneur*, KB-09 section K, *Lecomte brûle le stop*, *Lecomte creuse sa tombe*.

³ Terme signifiant hommes de race blanche.

OceanofPDF.com